

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. P. DROUOT, directeur

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15^e Année. N^o 738. — 3 Juin 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement, en accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. P. DROUOT, directeur



LA DÉLIVRANCE DE PARIS. — Premier drapeau tricolore planté au quartier Saint-Germain, le lundi 22 mai, à neuf heures du matin, par les gardes nationaux de l'ordre.
(Dessin de M. Lix.)

AVIS A NOS ABONNÉS

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard, dans la réception du journal.

Ils pourront, comme par le passé, nous adresser leur renouvellement en un mandat sur la poste, l'administration a pris des mesures pour que toutes leurs lettres nous parviennent régulièrement.

Nos abonnés ont déjà reçu plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2^e semestre de 1870. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement tous les numéros que l'investissement de Paris nous a forcés de ne pas leur adresser en temps utile; nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement et d'ici à peu nous nous serons acquittés envers eux; ils seront alors en possession d'une remarquable et précieuse collection, car le *Monde illustré*, malgré les difficultés que lui a créées l'investissement de Paris, a continué sa publication sans amoindrir son format et sans restreindre le nombre de ses dessins, qu'il a au contraire augmenté pour suivre au jour le jour les événements qui se sont succédé depuis le commencement de la guerre.

COURRIER DE PARIS

Après la tourmente! tel est le titre de la grande composition que le *Monde illustré* publie dans son numéro d'aujourd'hui, à la double page du milieu.

Que de réflexions ne suggère-t-elle pas? Que d'impressions nombreuses et diverses elle soulève! Le cœur s'en trouve fortifié cependant. Ce sont des ruines, mais sur ces ruines le printemps a déjà fait son œuvre; les fleurs se reprennent à pousser entre des débris humains; les hirondelles sont revenues et remplissent les airs de leurs petits cris consolateurs.

Certes, il y a encore bien des points noirs à l'horizon, bien des nuages gros de tempêtes; le vent n'a pas encore entièrement dissipé ces sombres tourbillons. Mais patience et bon espoir! Il y aura sans doute bien des chaumières à relever, bien d'humbles toits à reconstruire, car la tourmente a été longue et dure. On les reconstruira, soyez tranquilles.

Et tenez, regardez du côté de l'orient: c'est la partie éclairée du tableau. Le soleil s'est levé radieux comme dans ses plus beaux jours. Les grands bœufs passent dans l'herbe nouvelle, traînant la charrue réapparue;

Et l'on voit sur leurs cornes noires
Se poser les petits oiseaux.

O charrue sainte, je te salue! Tu es le symbole de la paix, de la fécondation, de l'abondance! C'est par toi que la confiance renaît; tu ramènes avec toi la force et la poésie. Bêche au dos, les laboureurs reviennent plus ardents que jamais; un d'eux porte encore le képi du soldat; il s'est battu pour la patrie, et maintenant il s'appête à recommencer la vie de travail après la vie de combat.

Edmond Morin, le dessinateur d'*Après la tourmente*, excelle dans ces compositions larges et familières à la fois, mélange de fantastique et de réalité. Nul ne sait mieux que lui tordre un arbre sur un gouffre, raconter le duel de la flamme avec la pierre ou précipiter les uns sur les autres des cohortes de

fuyards confondus dans un noir essaim d'oiseaux de proie. L'ensemble ne nuit pas aux détails. Le premier plan est un fouillis d'objets décomposés; carcasses de chevaux, squelettes de cavaliers enfermés dans leurs cuirasses, gantelets rompus, sabres brisés, casques et chassepots enduits de rouille, tout le matériel d'un champ de bataille en train de redevenir un champ de gazon. Une tête de mort émerge entre les marguerites. Les bluets et les clochettes se balancent au-dessus des tibias. L'artiste n'a pas même oublié le lézard courant au soleil sur un bloc écroulé, — le lézard, cet ami de l'homme!

Assez d'autres compteront ce que nous avons perdu; comptons ce qui nous reste.

Il nous reste le Louvre, le Luxembourg, les Invalides, le Panthéon, l'Arc de l'Etoile, la Madeleine, le nouvel Opéra, la Sorbonne.

Il nous reste toutes nos églises et toutes nos bibliothèques, (une exceptée) tous nos jardins et tous nos squares, la colonne de Juillet et la tour Saint-Jacques-la-Boucherie, l'hôtel de Cluny et la Fontaine du marché des Innocents, nos grands boulevards et le boulevard, — c'est-à-dire de quoi défier encore et dominer toutes les autres capitales, de quoi éblouir longtemps le monde entier.

O invraisemblance! ô prodige! L'Obélisque est demeuré debout.

Tandis qu'autour de lui, sur la place de la Concorde (la mal nommée), les statues des villes de France se voyaient mutilées par les obus; tandis que les naïades des fontaines, ses voisines, recevaient une grêle de projectiles; tandis que les lanternes de gaz gisaient, tordues, sur le sol; lui l'Obélisque demeurait debout!

Cette ruine d'autrefois contemplait nos ruines d'aujourd'hui. Si elle avait pu parler, voici sans doute ce qu'elle aurait dit dédaigneusement: « De quoi s'inquiète-t-on et de quoi s'afflige-t-on à mes pieds? J'en ai vu bien d'autres, moi, sans que mon granit rose en ait subi la moindre altération! O Paris! orgueil de Paris, plus orgueilleux que Thèbes aux cent portes, ne vas-tu pas te croire mort pour un combat de quelques jours! Cesse de te lamenter, mon hôte. »

Et l'Obélisque aurait sagement parlé en parlant de la sorte.

Revenons à nous. Secouons notre stupeur comme on fait d'un manteau. Essayons de nous persuader que nous sortons d'une maladie terrible ou d'un long voyage. Ressaisissons peu à peu les fils du passé.

Rome ne s'est pas relevée, Carthage ne s'est pas relevée; il faut que Paris se relève.

Cela est indispensable, cela est urgent. Il faut que la ville de Molière et de Voltaire renaisse de ses cendres. Le rôle de Paris n'est pas fini, il se modifiera, mais il doit recommencer. Apportez de nouveaux matériaux; appelez des architectes et des maçons; — et à l'œuvre sur-le-champ, à l'œuvre! Debout, les pierres et les hommes!

Voici, selon le calendrier républicain, les jours correspondant aux 22, 23, 24, 25, 26, 27 et 28 mai, (car la bataille a duré sept longs jours) avec les noms des saints agricoles en regard:

AN 79 DE LA RÉPUBLIQUE.

2	Prairial.	Duod.	Hémérocale.
3	—	Tridi.	Trèfle.
4	—	Quartidi.	Angélique.
5	—	Quintidi.	Canard.
6	—	Sextidi.	Mélisse.
7	—	Septidi.	Fromental.
8	—	Octidi.	Pimprenelle.

Les voyageurs et les touristes vont s'abattre en abondance cette année sur notre malheureuse capitale. Toute l'Europe vaudra accomplir ce pèlerinage. Dès à présent même, un assez grand nombre d'étrangers ont forcé les portes; ce sont les plus impatientes; on les voit circuler au milieu des décombres, un guide à la main. Quelques-uns portent une lorgnette en bandoulière. Ils ramassent des pierres, des morceaux de fer, destinés à enrichir leur collection cosmopolite. A partir de ce jour, notre lamentable Hôtel-de-Ville, nos Tuileries dé-

chiquetées, notre ministère des Finances, semblable à une grande eau-forte de Piranesi, vont s'ajouter sur le programme de la fashion aux ruines du Collisée et aux restes d'Heidelberg. On visitera la rue du Bac comme on visite telle ruine de Pompeï.

Paris n'avait pas prévu cela.

Donc, attendons-nous à ce qu'en style de journaux on appelle « une grande affluence d'étrangers. » Il y a eu l'année de l'Exposition universelle; il y aura l'année de la Commune pour lui faire pendant.

Il est peu de personnes qui, assistant à ces embrasements et à ces écroulements, ne se soient écriées: « Mais c'est la fin du monde! »

La fin du monde! On y pense quelquefois, mais sans s'y arrêter longuement. Chateaubriand, dans son *Génie du christianisme*, a tenté de la dépeindre en une page fort belle, qui fait songer aux entassements à la fois lumineux et sombres du peintre anglais Martin.

« Conçoit-on bien, dit-il, ce que serait une scène de la nature, si elle était abandonnée au seul mouvement de la matière? Les nuages, obéissant aux lois de la pesanteur, tomberaient perpendiculairement sur la terre ou monteraient en pyramides dans les airs. L'instant d'après, l'atmosphère serait trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes. La lune, trop près ou trop loin de nous, tour à tour serait invisible, tour à tour se montrerait sanglante, couverte de taches énormes ou remplissant seule de son orbe démesuré le dôme céleste. Saisie comme d'une étrange folie, elle marcherait d'éclipse en éclipse, ou, se roulant d'un flanc sur l'autre, elle découvrirait enfin cette autre face que la terre ne connaît pas. Les étoiles sembleraient frappées du même vertige, ce ne serait plus qu'une suite de conjonctions effrayantes: là, des astres passeraient avec la rapidité de l'éclair; ici, ils pendraient immobiles; quelquefois, se pressant en groupes, ils formeraient une nouvelle voie lactée; puis, disparaissant tous ensemble et déchirant le rideau des mondes, suivant l'expression de Tertullien, ils laisseraient apercevoir les abîmes de l'éternité! »

Voilà ce que beaucoup s'attendaient à voir la semaine dernière.

Au moins, il y avait eu des juges lors des massacres de septembre 1792; il y avait eu des simulacres de tribunaux, des semblants de procédure. Mais à la Roquette et au couvent des Dominicains, rien, rien! On pouvait disputer sa tête devant Mailard; quelques-uns même sauvèrent la leur. Rien de pareil en mai 1871.

Il semblait cependant que ces horribles journées de septembre ne pussent jamais être dépassées. J'ai voulu comparer; je viens de relire ce qui a été écrit sur ce qu'on a appelé dans le temps *l'expédition des prisons*. Terme honnête!

Je n'insisterai pas sur les faits trop connus qui se passèrent à l'Abbaye. Je ne rappellerai le verre de sang bu par M^{lle} de Sombreuil que pour faire remarquer que Legouvé, dans son *Mérite des femmes*, a renoncé à ce trait sublime; il désespérait de pouvoir le rendre en termes supportables. — Dans ses premières odes, M. Victor Hugo n'a pas reculé devant cette difficulté:

S'élançant au travers des armes:

— Mes amis, respectez ses jours!

— Crois-tu nous fléchir par tes larmes?

— Oh! je vous bénirai toujours!

C'est sa fille qui vous implore!

Rendez-le moi, qu'il vive encore

— Vois-tu le fer déjà levé?

Crains d'irriter notre colère,

Et, si tu veux sauver ton père,

Bois ce sang..... — Mon père est sauvé!

Les massacres de la Force ne le cédèrent en rien aux massacres de l'Abbaye. Dans la soirée du 2 septembre, Germain Truchon, surnommé dans les rues de Paris la *Grande-Barbe*, se présenta chez le concierge de la Force et organisa avec quelques officiers municipaux, Michonis, Dangers, Monneuse, un tribunal en tout pareil à celui de l'Abbaye-Saint-Germain. Les mêmes formalités y furent suivies; on y employa les mêmes semblants d'humanité: à l'Abbaye on envoyait les gens à la Force; à

la Force on les envoya à l'Abbaye, ce qui signifiait à la mort. Plus de cent cinquante personnes furent condamnées et massacrées; le sang coulait jusque dans la rue des Balle's. Au seuil de la grande porte de la prison, le pied sur la borne, le pinceau en main, on affirme que le célèbre David retraçait le dernier moment des victimes et s'applaudissait d'une occasion si précieuse de *surprendre à la nature son secret*. — Pétion essaya, dit-on, de faire cesser ce carnage: s'étant rendu à la Force, il arracha de leurs sièges deux membres de la Commune en écharpe; mais à peine fut-il sorti que ces scélérats rentrèrent et continuèrent leurs fonctions.

Le 3, Hébert et L'Huillier vinrent se joindre aux complices de Truchon. L'Huillier, l'accusateur, n'avait plus rien à faire au tribunal, il cherchait de l'occupation. Ce fut devant ces deux scélérats que comparut M^{me} de Lamballe.

A Bicêtre, on se rendit avec sept canons traînés à bras qui furent rangés en batterie devant le château. Le libraire Louis-Ange Pitou, qui s'est trouvé mêlé à presque tous les événements de la révolution, et qui a laissé des notes souvent précieuses, donne les détails suivants sur cette expédition: « Le chef des égorgeurs, qui conduisit la troupe à Bicêtre, était un parricide natif d'Angers, nommé Musquinet de la Pagne; il avait été enfermé pendant plusieurs années dans les cachots souterrains de cette prison. Le concierge, qui l'avait connu, voulant faire une barrière de son corps aux prisonniers, fut la première victime de ce monstre. »

A Bicêtre, comme à la Force et à l'Abbaye, le registre des écrous fut apporté, et un tribunal s'installa, au nom du peuple, dans la salle du greffe. Il y eut peu de graciés; on poussa la barbarie jusqu'à égorger une trentaine de petits malheureux enfermés correctionnellement: des enfants! Tous les corps amoncelés dans un coin de la cour furent portés au cimetière par les exécuteurs eux-mêmes, et brûlés dans des lits de chaux vive.

La Conciergerie eut également ses juges, parmi lesquels il faut ranger le journaliste Gorsas. On tua M. de Montmorin, qui en fut pour l'argent jeté à ses premiers juges; on tua aussi tout ce qui restait des Suisses.

On se contenta de l'appel nominal au couvent des Carmes de la rue de Vaugirard. Il ne paraît point non plus qu'il y ait eu de juges au couvent Saint-Firmin, aux Bernardins du quai Saint-Bernard, ni à la Salpêtrière.

Que ceux qui désirent avoir une idée des horreurs commises dans ces derniers endroits, consultent l'édition originale de la *Semaine nocturne*, par Rétif de la Bretonne, appendice aux *Nuits de Paris* (plus tard Rétif dut mettre des cartons à la *Semaine* par ordre de l'autorité supérieure.) Ce fut lors de l'expédition des Bernardins que cet auteur fut témoin auditif d'un trait « que j'ai sans doute seul remarqué, » écrit-il. La bande des massacreurs passait tumultueusement sous ses fenêtres en criant: Vive la nation! Un des tueurs, poussant l'enthousiasme jusqu'au vertige, s'écria: *Vive la mort!*

— Elle avait l'œil à tout, cette Commune, elle pensait à tout. Comme si son règne devait durer des siècles, elle discutait l'opportunité des cartes d'entrée au Muséum d'histoire naturelle pendant la saison d'été. C'est trop fort!

Il y a quinze jours, pas davantage, elle décrétait ceci avec le plus grand sérieux: « Le citoyen Anys-el-Bittar est chargé de travaux spéciaux à la Bibliothèque nationale, section des manuscrits, en langues arabe et syriaque. »

Le citoyen Anys-el-Bittar! La langue syriaque! Qu'est-ce que pouvait donc leur importer le syriaque! Prodigeux!

— Le décret qui ordonne momentanément la fermeture des cafés à onze heures du soir ne saurait gêner que la tribu des gens « qui ne veulent pas rentrer chez eux. »

Il est vrai qu'ils sont assez nombreux en temps ordinaire.

— Voyons, messieurs, allez-vous-en... il est une heure sonnée... Vous allez me faire trouver en contravention, comme l'autre s'ir!

Telles sont les paroles que prononcent quoti-

diennement tous les maîtres des principaux cafés du boulevard à une heure après minuit, — toujours en temps ordinaire.

Les habitués ne s'inquiètent ordinairement guère de cette première sommation.

— Cinq-quatre! s'écrie un joueur de dominos.

— Quatre partout! réplique un second.

— François, un bock!

On les croirait chez eux.

Pendant ce temps les garçons vont et viennent et mettent les volets à la devanture, avec un grand bruit de barres de fer et de boulons.

— Messieurs, recommence le cafetier avec un accent déchirant, je vous en prie... la police est à la porte. Georges! Eugène! enlevez tous ces plateaux!

Et lui-même monte sur un tabouret pour éteindre le gaz.

Joueurs et consommateurs font entendre un cri de rage. Les plus acharnés sollicitent une bougie, — qu'on leur refuse.

Enfin les volets sont mis. Il ne reste qu'une petite ouverture par laquelle les habitués s'en vont à regret, un à un, en se baissant — et poussés par le cafetier.

Cette scène-là, je le répète, se renouvelle régulièrement tous les soirs, avec les mêmes individus pour acteurs.

Ce sont, pour la plupart, des gens qui se rattachent à l'art par quelque côté, mais que mène plus encore l'indéfinissable attrait de la vie irrégulière.

Les voilà sur le trottoir du boulevard, abandonnés à eux-mêmes. Vous croyez peut-être qu'ils vont se séparer sur une poignée de main et rentrer chez eux. Ah! bien oui! L'idée leur en traverse un instant le cerveau. Mais quoi! rentrer chez eux, quand ils étalent si bien à l'entretien commencé; quand leurs coudes étaient si bien façonnés à la table égayante; quand leurs têtes sont précisément montées au diapason qu'il faut pour l'expansion et la faconde! Rentrer, s'enfoncer dans la grande rue lointaine, déserte, silencieuse, qui conduit au repos, au devoir, à toutes les choses sévères! Rentrer est bien dur, rentrer est impossible.

Ils ne rentreront pas.

Mais où iront-ils?

Placés dans des conditions riantes de fortune, ils auraient le club pour satisfaire leur amour de la veillée. Mais, à demi pauvres qu'ils sont, il ne leur reste qu'à parcourir les cercles inférieurs (sans calembour) du Paris nocturne, — un enfer médiocre, quoi qu'on en ait écrit.

L'un d'eux propose alors un bouchon mystérieux, où la tolérance est poussée jusqu'à deux heures. Cette proposition est acceptée avec reconnaissance. La bière coule de nouveau: toujours la bière! Mais, hélas! deux heures arrivent bientôt, — et la scène du café recommence au bouchon.

Pour la seconde fois ils se retrouvent sur le pavé, moins disposés que jamais à aller se coucher.

Et ils se rappellent avec amertume le temps où les cabarets de la Halle restaient ouverts toute la nuit; où Baratte et Bordier ne connaissaient pas d'entr'actes.

Ce temps n'est plus, ô regrets! La Halle, — ce pâle Hay-Market parisien, — s'est faite pudique et ensommeillée. C'est seulement à partir de quatre heures du matin qu'elle daigne compatir aux supplications des altérés et des amateurs d'huîtres.

Telles sont les mélancoliques réflexions qui assaillent ceux qui ne veulent pas rentrer chez eux.

Il est rare cependant qu'à ce moment suprême il ne se détermine pas soudain, dans leur nombre, un amphitryon qui, décidé à tout, excepté au sommeil, les emmène ordinairement souper dans la salle commune du restaurant Brébant, — ce paradis des noctambules.

Là, grâce aux propos joyeux qui se répondent d'une table à l'autre, les heures s'écoulent. Ils boivent et ils causent, ils fument et ils causent, ils causent sans cesse.

Et lorsqu'ils voient paraître le jour, ils sont triomphants!

Mais tout cela se passait il y a un an.

Histoire ancienne! Mœurs disparues!

— Les arrestations vont toujours.

Elles n'ont plus le caractère collectif de la première heure; ce n'est plus par centaines que les fédérés traversent Paris. On les arrête à présent un par un, deux par deux. Le spectacle est moins terrifiant.

Et puis, les coupables ou les accusés ne sont plus empoignés et conduits par la garde nationale. Cette institution a cessé d'exister; elle ne protège plus l'ordre; cette fonction est dévolue aux soldats de la ligne qui s'en acquittent avec un zèle calme, inconnu de tout temps à nos gardes nationaux. Avec les soldats de la ligne, impassibles, maîtres d'eux-mêmes, il n'y a plus à redouter ces erreurs, ces brouhahas, ces scènes passionnées qui ont signalé le court règne des hommes à brassards.

L'oraison funèbre de la garde nationale, — de la garde nationale régulière, bien entendu, — serait trop longue à écrire. Elle comprendrait, à côté de quelques pages glorieuses, bien des feuillets regrettables. Combien de rôles elle a joués, et des plus différents, des plus maladroits, des plus dangereux, des plus saugrenus! Il restera pour elle d'avoir été, au début de la guerre, admirable de patriotisme et de bonne volonté dans son apprentissage armé. Avouons-le.

Mais toutes les fois que la garde nationale n'a pas eu l'occasion d'être héroïque, combien elle a été insupportable! Avouons-le aussi.

— On peut prévoir le moment prochain où les théâtres rouvriront. Les comédiens redemandent à vivre; je ne vois pas quel inconvénient il y aurait à ne pas faire droit à leurs réclamations. Ils organiseront des représentations à bénéfice, et par ce moyen il leur sera possible de soulager quelques misères criardes.

2 Juin.

Sur ce sol maintenant aride,
Sur ce terrain tout fléchissant,
Si c'est bien ton doigt qui nous guide,
O Dieu! ton doigt a trop de sang!
Notre monde chancelle et sombre;
Tu lui jettes un manteau d'ombre,
Tu le poursuis par tous chemins;
Et ton bras vengeur nous écarte,
Au lieu de refaire une base
À l'édifice de tes mains.

Au temps des ténèbres sanglantes
Du siècle dernier aux abois,
Quand les Saturnales hurlantes
Frappaient à la porte des rois,
Le peuple, que le doute inspire,
Te demandait dans son délire
La science au prix du trépas:
« — Foudroie! et que ta foudre éclaire! »
Tu foudroyas dans la colère,
Seigneur, mais tu n'éclairas pas!

Et depuis ces jours ton tonnerre
N'est pas remonté dans le ciel;
Il s'est promené sur la terre,
Renversant dans son vol mortel
Les trônes et les destinées,
Toutes les têtes fortunées,
Les cheveux blonds, les cheveux blancs,
Les hautes aristocraties,
Jeunes et vieilles dynasties,
Bourbon, Bonaparte, Orléans.

Mais cessons nos larmes, mes frères,
Les larmes n'ont rien fécondé;
Les vents nous reviendront prospères;
Que rien ne soit plus retardé.
La France est toujours cette femme
Grande par le front et par l'âme,
Au cerveau large, au bras puissant;
Dans sa droite elle tient un globe;
Que lui fait qu'un pan de sa robe
Soit taché d'un peu de son sang!

Rien ne l'arrête dans sa route,
Elle marche à pas de titans;
Que le ciel noircisse sa voûte,
Que Dieu déchaîne ses autans,
Qu'un pâle étranger qui la guette
La frappe dans la nuit secrète,
Fuyant son œil étincelant...
Altière, et diadème en tête,
Debout à travers la tempête,
Elle marche, la plaie au flanc!

CHARLES MONSIELET.



LES DÉSASTRES DE PARIS. — Aspect de la rue de Lille à son intersection avec la rue du Bac. — Vue prise du restaurant Blot, rue de Lille, par M. Vierge.



LES INCENDIAIRES. — Les pétroleuses et leurs complices. — (Dessin de M. Lix.)

La défense du faubourg Saint-Germain

Voici un document officiel sur les événements du faubourg Saint-Germain, qu'on veut bien nous communiquer, nous le donnons de préférence à tout autre récit :

A M. LE COLONEL CORBIN CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL
DE LA GARDE NATIONALE

RAPPORT sur la défense d'une partie du VII^e arrondissement par la garde nationale, pendant les journées des 22 et 23 mai 1871.

Mon colonel,

« A 5 heures, j'apprends que les troupes de Versailles sont entrées dans Paris; les fédérés passent en débandade dans la rue du Bac.

A 7 heures, le citoyen Urbain, membre de la Commune, arrive à cheval et arrête une voiture de blanchisseur, menaçant de son revolver la femme qui conduisait cette voiture. Son but était de commencer ainsi une barricade; quelques voisins protestent, et, grâce à eux, la voiture peut continuer son chemin.

Sur ces entrefaites arrive le citoyen Sicard, membre de la Commune, secondé par le citoyen Chauvet, commissaire de police du quartier, et accompagné d'une cinquantaine d'hommes munis de pinces, de pelles et de pioches. Ils commencent à dépaver la rue du Bac et à construire, à l'intersection des rues du Bac et de Grenelle, une barricade à deux faces commandant les deux côtés de la rue du Bac.

La barricade s'élevait lorsque, ayant pu réunir une dizaine d'hommes, nous nous précipitons sur les travailleurs, qui, devant cette attaque subite et les hurras et applaudissements des voisins, sont saisis de panique et prennent la fuite du côté du carrefour de la Croix-Rouge. Nous arrêtons un des chefs de la barricade. Nous sommes accompagnés de MM. Vrignault, porte-drapeau du 16^e bataillon; Morin, lieutenant à la 2^e de guerre du 16^e bataillon; Cassan, sergent-major de la 1^{re} de guerre du 16^e, et Graudin, garde sédentaire du 16^e. Puis nous nous avançons dans la rue de Grenelle, vers la mairie du septième arrondissement.

Arrivés au coin de la rue des Dames-de-la-Visitation, nous apercevons deux officiers insurgés, et, à nos cris de : Vive la République! à bas la Commune! ils déchargent sur nous leurs revolvers. Nous ripostons, et, à ce moment, une balle partie de l'une des maisons de la rue de Grenelle, me renverse. Les hommes qui m'accompagnaient me portent à l'ambulance de la Visitation et reviennent, par le passage Sainte-Marie, aux barricades des rues du Bac et de Grenelle. Le lieutenant Blamont, du 17^e bataillon, avait déjà planté sur le carrefour le drapeau tricolore.

Le capitaine Bertrand-Taillé, commandant du 16^e bataillon, prend alors la direction du mouvement, et je suis heureux de lui rendre ici ce juste témoignage que, par son attitude aussi calme qu'énergique et sa présence constante sur les divers points, il a puissamment contribué à entretenir le courage et l'ardeur de ses hommes. A ce moment le nombre des défenseurs de l'ordre s'élevait, à l'intersection des rues du Bac et de Grenelle, à une vingtaine d'hommes; ils s'emparent des maisons formant les quatre encoignures, et de là tiennent en respect toute la journée les insurgés, qui faisaient feu sur eux des deux côtés de la rue de Grenelle, et aussi de la rue Saint-Dominique et de la rue du Bac. Les tirailleurs insurgés postés au coin de la rue Saint-Dominique, inquiétant trop vivement notre position, le capitaine Espéron, de la 2^e de guerre du 16^e bataillon, accompagné de quatre hommes, se rendit, à travers les jardins, jusqu'à la rue Saint-Dominique, dont il débuisqua les fédérés, leur tuant deux hommes et leur faisant un prisonnier. Faute de monde, cette position ne put être conservée.

Pendant ce temps quelques hommes d'ordre s'étaient également groupés rue du Bac, au coin de la rue de Varenne, tenant en échec les deux côtés de la rue de Varenne et la rue du Bac jusqu'à la hauteur de la rue de Babylone.

Ces hommes ont gardé leur poste toute la journée et par un feu soutenu et quelques déploiements en avant ont pu attendre jusqu'à sept heures du soir l'arrivée des braves éclaireurs du 29^e de ligne envoyés en renfort.

Un mouvement tournant, exécuté à travers les jardins, par le sergent-major Thomas et le caporal Isambert du 16^e tirailleurs, chassa momentanément les tirailleurs insurgés de la rue de Varenne et permit d'établir au coin de cette rue et de la rue du Bac une barricade destinée à protéger notre position pour la nuit.

D'un autre côté, vers trois heures de l'après-midi, le lieutenant Morin ayant réussi à débuisquer les insurgés du coin de la rue de Babylone, avait fait construire une barricade et s'y était établi définitivement.

Dès le matin, le capitaine Espéron et quelques hommes avaient fait prisonniers, au coin de la rue de Grenelle, un commandant d'artillerie et un officier d'état-major de la Commune qui, dans la soirée, avec d'autres prisonniers à l'Ecole-Militaire, y furent fusillés.

La nuit se passa sans incident.

Le 23, au matin, les éclaireurs de la ligne, auxquels se joignent l'adjudant-payeur Guyard, le sergent-major Thomas, le sergent Michel et le garde Jauquet, tous quatre du 16^e bataillon, venaient d'enlever la barricade de la rue de Sèvres, et arrivés au pied sont obligés de se replier devant les positions de la Croix-Rouge, très-fortement occupées par les insurgés avec de l'artillerie.

Il nous arrive successivement plusieurs fractions de bataillons de troupes de ligne. Vers trois heures, les insurgés, massés en grand nombre à leur barricade de la rue du Bac, à la hauteur du magasin du Petit-Saint-Thomas, ayant à leur disposition plusieurs pièces d'artillerie et occupant fortement tous les abords, tentent d'enlever notre barricade des rues du Bac et de Grenelle. Cette attaque est repoussée, mais non sans perte de notre côté. Une demi-batterie d'artillerie, sous les ordres du lieutenant Witscher, assura définitivement le succès et obligea les insurgés à abandonner la barricade du Petit-Saint-Thomas. Ces deux journées nous ont coûté quelques pertes douloureuses.

Nous comptons dans nos rangs 4 morts.

Un capitaine de garde nationale, étranger au quartier, et dont nous avons le regret d'ignorer le nom; deux artilleurs qui s'étaient joints à nous, et enfin M. Vilain, concierge, rue du Bac, 80, qui avait fait preuve d'une grande valeur.

Parmi les blessés nous citerons le caporal Debie du 16^e bataillon, le garde Coignier du 106^e dont le courage a été admiré de tous, les mobiles Cochois et Gauthier, le garde de Belfort, du 16^e, et le garde Marty, du 17^e.

Dans cette triste lutte et parmi les vaillants cœurs qui sont venus soutenir, à mes côtés, la cause de l'ordre, faire un choix est chose difficile. Si vous voulez considérer que cette poignée d'hommes, presque tous des pères de famille, entourés de tous côtés par des insurgés, n'avaient en cas d'insuccès à espérer aucune merci de la part de leurs farouches adversaires, vous admettez que je réclame de votre justice, un nombre de récompenses en proportion avec les dangers courus et les services rendus à la cause de l'ordre.

Je n'oublierai pas mon colonel, malgré la réserve que je dois garder pour moi, de vous signaler les services que mon fils, Louis Durouchoux m'a rendus en qualité d'officier d'ordonnance; je ne le ferai que pour accomplir un des devoirs de mon commandement.

Depuis le jour où vous avez bien voulu me confier la situation militaire de l'arrondissement, il m'a prêté son concours pour l'accomplissement de cette tâche ardue; pendant les heures de combat, après ma blessure, il a, conjointement avec le capitaine commandant du 16^e bataillon, dirigé tous les mouvements et il a fait preuve d'autant d'intelligence que de bravoure et d'énergie.

Enfin, depuis que le commandement a cessé et lorsqu'il s'est agi, en l'absence de toute autorité civile, d'assurer l'ordre et la sécurité du quartier, il m'a remplacé de la façon la plus complète. Constantement en rapport avec les chefs de compagnie,

les soldats de l'ordre et les hommes dévoués qui ont été délégués par la municipalité provisoire, il a concouru à prévenir tous les conflits et à maintenir l'union et la concorde pendant les jours difficiles que nous venons de traverser.

A la suite de ce rapport viennent les noms des personnes qui se sont signalées, nous croyons n'oublier personne dans la liste suivante :

MM. Durouchoux père; Durouchoux fils; Blamont, lieutenant au 17^e bataillon; Vrignault, sous-lieutenant; Ratinet, 17^e bataillon; Daguindeau (Louis), volontaire; Rivert (François), 17^e bataillon; Ledain (Adolphe), 17^e bataillon; Gaudron (Jean), 106^e bataillon; Vilain, tué à la barricade passage Sainte-Marie; Gauthier, blessé, 72, rue du Bac; Coignier, 106^e bataillon (4 blessures); Lux, 106^e bataillon; Ducret, franc tireur, blessé; Debris, blessé, Gabriel Lefebvre, délégué provisoire; Isambert délégué provisoire; Janin, 17^e bataillon; Aubert, volontaire; Rogey, id.; Martin (Etienne), id.; Aufray, id.; Guimbal, délégué provisoire à la mairie.

LES INCENDIAIRES

Ce n'était pas assez des ruines accumulées par la mitraille, des crimes qui ensanglantaient la ville et les faubourgs, de toutes ces catastrophes sans exemple auxquelles la postérité ne voudra pas croire, Paris devait avoir ses Néron et ses Erostrate.

Paris, comme Rome et Alexandrie, était voué aux incendiaires.

Pendant que le canon gronde, que la fusillade pétille, que les obus éclatent, jetant partout l'épouvante et l'effroi, des rougeurs sinistres illuminent l'horizon.

Les flammes partent du trottoir et volent soudain jusqu'au faite.

La foule se répand dans les rues, sur les places publiques, au sommet des maisons, pour voir cet horrible spectacle qui annonce un malheur de plus ajouté à ceux qui nous accablent depuis de longues semaines.

La terreur de l'incendie a succédé à la terreur du despotisme.

Si l'on s'approche, on distingue une immense muraille incandescente qui se profile à l'horizon noir. Ce sont les magasins, les bâtiments et les approvisionnements en charbon, bois, marchandises de toute sorte qui deviennent la proie du monstre dévorant.

Les secours paraissent impuissants pour combattre cette gigantesque masse de feu; cependant on les organise, et tous les pompiers disponibles en ce moment dans Paris se dirigent sur le lieu du sinistre. Tous les citoyens, hommes, femmes et enfants, apportent leur concours pressé pour arrêter la marche de l'élément destructeur.

Ce qui augmente l'épouvante, c'est le bruit du canon de la guerre civile qui retentit au loin. La guerre civile et l'incendie! tel était le programme de la Commune.

Les misérables l'avaient dit : Si nous sommes vaincus, nous réduirons Paris en cendres! Ils ont tenu parole.

La tourbe innombrable des malfaiteurs, pareille à une nuée de sauterelles, s'est abattue sur la ville condamnée; dans sa sauvagerie et sa rage, elle verse le pétrole à flots, par les ouvertures des caves, par les lucarnes des toits et par les cheminées, et la flamme victorieuse détruit en quelques heures l'œuvre des siècles et le travail d'une civilisation.

Outre les monuments et les édifices publics, que d'hôtels particuliers, que de collections individuelles ont été anéantis dans ce déluge de feu!

Que de pertes artistiques irréparables!

Pour n'en citer qu'une, la torche criminelle qui a consumé la magnifique maison de la rue Boissy-d'Anglas y a fait une victime bien innocente et chère aux amis des arts et de l'archéologie.

M. Laurence, l'auteur et le graveur du *Vieux-Paris historique* (sous Napoléon III), enfermé dans un véritable cratère, et obligé de défendre sa vie, n'a rien pu sauver de son œuvre; dessins originaux, planches gravées à l'eau-forte, épreuves ayant la

lettre, tout a disparu dans l'effondrement effroyable de la maison qu'il habitait.

Blessé lui-même d'un coup de baïonnette à la main, la figure brûlée et les vêtements en désordre, on l'a vu fuir, poursuivi par un fédéré déguisé en marin qui servait la mitrailleuse dirigée contre l'immeuble.

Depuis on n'a plus eu de ses nouvelles.

Le 23 mai, alors que la ligne occupait déjà les maisons du faubourg Saint-Honoré, de la rue Boissy-d'Anglas au n° 42, les insurgés ont mis le feu aux numéros 1 et 3 dans la journée et au numéro 2 à minuit, ainsi qu'au numéro 16 de la rue Royale.

Du rez-de-chaussée au cinquième c'était un rideau enflammé.

Un de nos amis demanda aux combattants de cesser le feu pendant un instant pour qu'on pût aller couper le gaz, qui faisait beaucoup de mal et menaçait le n° 5, maison de *la Pensée*, dans laquelle se trouve une distillerie qui aurait fait sauter ou brûlé entièrement le quartier.

Il fallait empêcher le feu de gagner cette maison.

Les soldats acceptaient, mais les insurgés répondirent par une décharge; ils tiraient sur des femmes qui se sauvaient avec des enfants ayant peur du feu.

Les pompiers de Levallois-Perret arrivèrent le mercredi. Il était temps: Le capitaine ayant appris qu'il y avait du monde dans les caves, cet homme très-courageux et capable est aussitôt descendu au milieu de l'incendie; il a percé les murs des numéros 1 et 3 et a retiré sept personnes asphyxiées. L'une d'elles a parlé; sa montre marchait encore.

Une heure plus tôt elles étaient toutes sauvées.....

Chacun tremble que le feu ne dévore son habitation.

Et comment en pourrait-il être autrement, lorsque tous les moyens sont bons aux insurgés pour consommer leur crime!

En moins d'une semaine on a arrêté plus de mille individus, hommes, femmes et enfants, qui tentaient d'incendier des édifices publics ou des maisons particulières.

Les femmes se montrent particulièrement acharnées; ces furies se glissent dans les quartiers riches, profitent de l'obscurité ou du désert que la guerre civile a fait autour d'elles, et lancent par les soupiraux des fioles de pétrole, des allumettes chimiques, des chiffons enflammés.

Il serait impossible d'énumérer les arrestations amenées par ces tentatives.

Rappelons seulement, entr'autres, qu'une après-midi, comme les gardiens de la paix faisaient une battue sur le quai, un homme travesti en femme a été pris au moment où il essayait de pénétrer dans les bâtiments du Corps législatif. On a découvert dans ses poches des bombes dites Monestrol, chargées d'huile minérale. Il a été fusillé sur-le-champ, comme tous les incendiaires pris sur le fait.

Des gamins ont été surpris jetant des fioles de pétrole dans les caves.

Une femme a été arrêtée tentant d'embraser une maison en construction, avec une boîte de lait pleine de pétrole.

Quinze pompiers ont été fusillés pour « avoir mis le feu », à divers locaux de la rue Royale.

D'autres ont été consumés dans les flammes qu'ils avaient allumées.

Deobus à pétrole, lancés du Père-Lachaise, sont tombés dans la rue Auber...

Si l'on voulait citer seulement tous les groupes d'incendiaires qui ont été exécutés, les huit pages de texte du *Monde illustré* n'y suffiraient pas...

Nous préférons détourner les yeux de ces horreurs sans nom, et nous tournant vers nos intrépides soldats et vers les braves pompiers de province saluer avec sympathie et respect tous ces chers sauveurs qui, au premier signal, sont accourus disputer à la torche des scélérats et des sauvages, les richesses de la patrie, qui sont aussi celles du genre humain.

V-F. M.

LES INCENDIES DE LA RUE DE LILLE

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le haut de la rue du Bac n'existe pour ainsi dire plus. La Caisse des consignations n'est qu'un amas de débris fumants entre des murs noirs et sinistres. La maison du marchand de vins qui fait l'angle de la rue du Bac, ainsi que sa voisine, est en ruines; celles qui suivent, jusqu'au coin de la rue de Verneuil, ont leur façade à peu près intacte, mais l'intérieur est presque totalement détruit.

Le café d'Orsay est debout, mais il l'a échappé belle.

Du côté gauche, le désastre est encore plus affreux; tout ou presque tout est rasé. On assure que, sous les décombres de la maison occupée par une boulangerie, un commerçant et sa famille sont réfugiés dans les caves.

Ils ont pu, pendant les premières heures qui ont suivi l'écroulement de leur habitation, communiquer avec l'extérieur par les soupiraux, et annoncer qu'ils étaient sains et saufs. Mais, depuis, leurs voix ont cessé de se faire entendre, et l'on frissonne à la seule idée de l'effroyable agonie par laquelle ils ont dû passer.

La maison du magasin de deuil formant l'encoignure de la rue de Lille est en ruines; de même celle qui lui faisait face, et dont la boutique était occupée par les tailleurs MM. A. Doucet et Van-Roey. Les deux suivantes ne sont plus qu'un monceau de pierres, de débris et de fragments sans forme et sans nom.

Tout un côté de la rue de Beaune a été assez sérieusement atteint. Quant à la rue de Lille, à partir de la précédente, on ne compte plus les constructions ruinées, rasées ou calcinées.

Les chaussées, encombrées de débris, sont interdites à la circulation des voitures. Dans maint endroit on empêche, par prudence, les piétons de circuler; on craint la chute des murailles.

Un de nos meilleurs confrères et amis, M. de Balathier de Bragelonne, a raconté dans — la *Petite Presse*, dont il est le rédacteur en chef, — les différentes péripéties du drame de l'incendie dans ce quartier condamné par les dictateurs de l'Hôtel-de-Ville. Nous détachons quelques passages de cet émouvant récit :

« La soirée arrive, elle est sinistre. Point de gaz, point de lumières aux fenêtres ni dans les boutiques, qui sont closes; par ordre tous les volets sont ouverts et tous les rideaux relevés.

La nuit se passe, dans quelles angoisses! On affirme pourtant que l'armée va venir nous délivrer. Bien loin de trembler au bruit des coups de feu, du canon qui gronde, on se dit: Ah! si c'étaient eux! Sœur Anne, ma sœur, ne vois-tu rien venir?

Mais voici le jour. Avec lui renaissent le tumulte et l'agitation. On vocifère à la barricade, on se querelle, on dirait presque qu'on va en venir aux mains.

Tout à coup un coup de fusil donne l'alarme. Un grand bruit de mousqueterie lui succède. Suivant les uns, c'est l'armée régulière qui attaque; au dire des autres, ce sont les gardes nationaux du quartier restés fidèles à l'Assemblée qui font le coup de fusil avec les fédérés devant la barricade du petit Saint-Thomas. Où est la vérité? Dans ces périls extrêmes, où nul n'ose se risquer hors de chez soi, le bout de la rue, c'est le bout du monde.

Vers midi un roulement lugubre vient troubler le silence de la rue de Verneuil. Quelques curieux sont assez hardis pour se hasarder à regarder à travers les vitres. Ce sont deux pièces de canon, escortées d'artilleurs reconnaissables, à leur tenue sordide et débraillée, pour appartenir à l'armée fédérée, qui se dirigent vers la rue du Bac, tournent à droite et roulent dans la direction du Petit-Saint-Thomas, où elles vont, dit-on, pour battre en brèche et faire crouler les maisons d'où l'on a osé faire feu contre les troupes de la Commune.

Cette seule hypothèse nous fait frémir d'horreur. Faire crouler des maisons où s'abritent peut-être des femmes, des enfants, des vieillards, des malades! Plaisanterie que cela comparé à ce qui allait se passer quelques heures plus tard.

A partir de deux heures, ce n'est plus qu'un fracas incessant de détonations qui font trembler les murailles et frissonner les cœurs, que fusillade, que tumulte, que clameurs et vociférations. A chaque minute retentit le cri :

— Les fenêtres fermées, les rideaux ouverts. Personne derrière les carreaux!

Que se passe-t-il donc, mon Dieu? Oserait-on faire sauter le quartier, ainsi qu'on nous en a menacés? Car nous sommes tous condamnés, à titre de réactionnaires et de partisans de l'Assemblée. Des factionnaires postés sur les toits font feu sur les croisées, même entrebâillées, tandis que d'autres se promènent de fuite en fuite, en s'approchant mystérieusement des cheminées.

Au milieu de ces alternatives d'espérance et de désespoir, d'angoisses, d'émotions, de serrements de cœur, le jour baisse....

Soudain la rue s'emplit de cris de détresse et de sanglots d'enfants; à la porte qui fait face à la mienne, on commence à voir apparaître des hommes, des femmes tenant à la main quelques menus paquets noués à la hâte, des enfants en larmes les suivent en poussant des cris de terreur.

Je me précipite à la porte de mon escalier. Une vieille servante, chargée par ses maîtres de la garde de deux beaux chiens, descend les degrés de toute la vitesse de ses jambes tremblantes, n'emmenant, fidèle gardienne, que les deux pauvres bêtes confiées à ses soins.

— Sauvez-vous! balbutie-t-elle d'une voix étouffée par la terreur, sauvez-vous, pour l'amour de Dieu! vous n'avez bien juste que le temps.

— Me sauver! et pourquoi?

— Le feu!!!

— Le feu?

J'ouvre précipitamment une fenêtre. En effet des lueurs sinistres commencent à rougir l'extrémité de la rue de Verneuil qui avoisine la rue de Poitiers.

Ma première idée est que le feu a été mis par les fédérés pour mettre les habitants en fuite et piller à leur aise les appartements abandonnés.

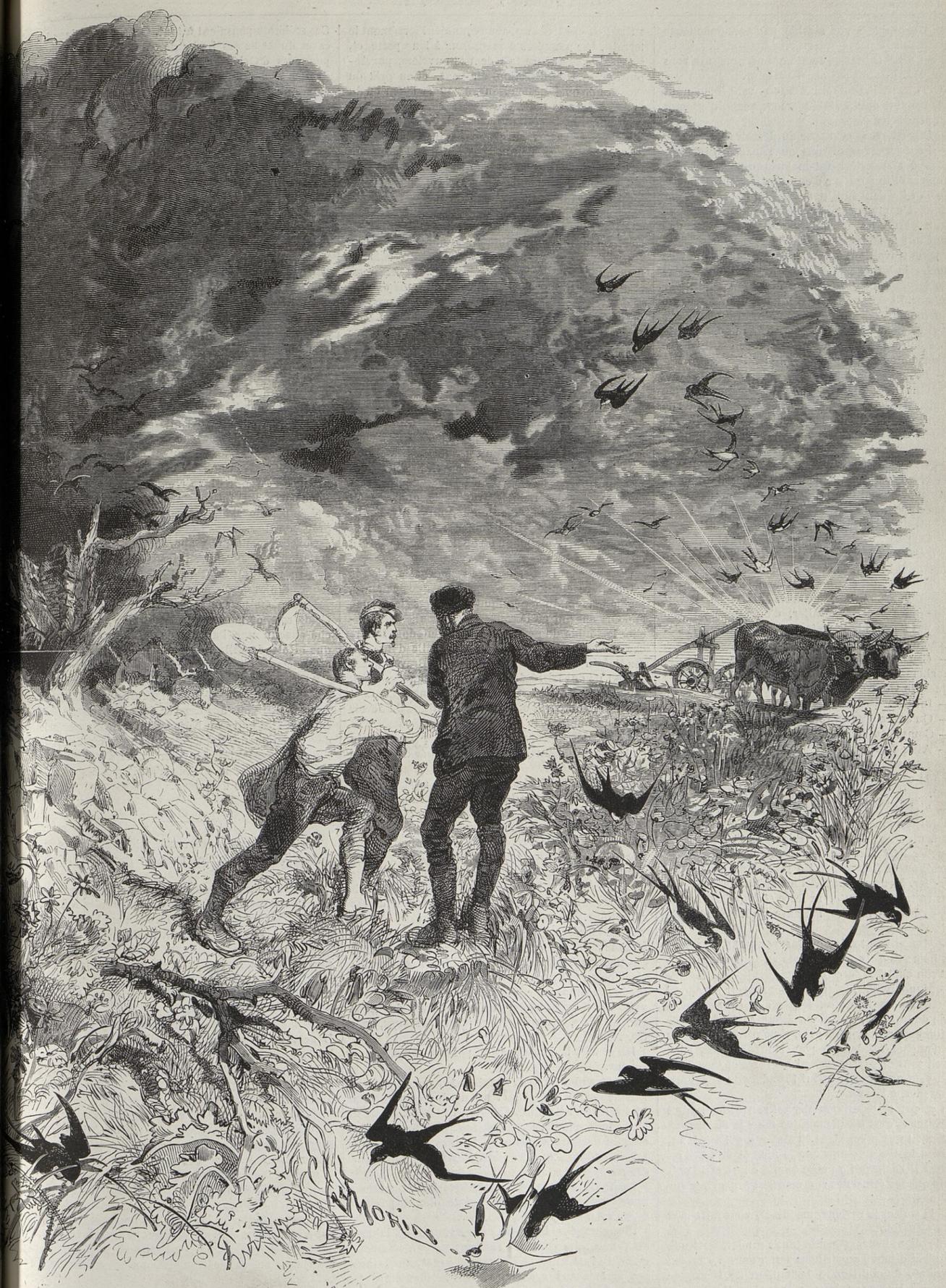
Le tableau est horrible, épouvantable, inouï dans sa terrifiante grandeur. La rue du Bac, dans la partie qui descend au quai forme comme une avenue de feu. Ici ce sont des maisons qui se consument et commencent à s'effondrer, là des hommes qui, partant soudain du pied des boutiques, volent en un clin d'œil jusqu'au faite, léchant les murs, entrant par les portes et les fenêtres et prenant feu absolument comme une feuille de papier qu'on tiendrait suspendue et qu'on allumerait par le pied.

A cette vue, il se produit comme un éclair dans ma mémoire; ces fenêtres fermées par ordre, ces véhicules mystérieux, cette odeur singulière qui m'intriguait depuis plusieurs heures, c'était le secret que ces misérables nous cachaient: ils venaient à pleins seaux le pétrole dans nos cheminées; ils en enduisaient nos murs et nos devantures, ils en remplissaient nos maisons, et, tout heureux de nous brûler vifs, il leur suffisait d'une allumette jetée sur le sol pour nous couper la retraite et nous murer derrière un brasier.

Heureux ceux qui, grâce à un hasard providentiel, ont échappé à cet infernal supplice! Mais combien de malheureux, femmes, petits enfants, infirmes, vieillards, que sais-je ont péri asphyxiés et calcinés dans la fournaise allumée par ces incendiaires pires que des démons!...

Nous revenons sur nos pas et regagnons la rue du Bac, que nous descendons à main gauche. Mais avant de nous remettre en route du côté de la rue de l'Université, nous tournons nos regards vers la fournaise que nous avons contemplée tout à l'heure. En cinq minutes, l'incendie a pris un effroyable accroissement. Les murs s'écroulent, les poutres et les planchers craquent et plongent dans des océans de feu, d'où ils font jaillir des milliers d'étincelles, qui pétilent au sein d'une fumée ardente. Un immense édifice, dans lequel je reconnais le monument affecté à la Caisse des consignations, flamboie au sein de la rue de la Lille. C'est un spectacle d'une sublime horreur. Tout cela brûle en pleine liberté: pas un pompier ni une pompe.

Nous voici rue des Saints-Pères; encore un pas et nous serons au *Moniteur*. Nous arrivons un



APRÈS LA TOURMENTE ! — Composition de M. Edmond Morin.

Lille. Horreur! la rue semble flamber dans toute son étendue, à part les dernières maisons...

Il est neuf heures et demie quand nous arrivons au n° 24, qui n'est pas encore atteint.

M. Tolmer, le prote du *Moniteur*, veut bien nous offrir un abri dans l'établissement aussi longtemps qu'il sera debout.

— Espérez-vous échapper au désastre ?

— Peut-être. Nous avons eu l'heureuse inspiration de demander à l'état-major une pompe et huit pompiers et le bonheur d'en obtenir trois. Mais ces trois-là en valent huit pour le moins : ce sont des braves, à commencer par le caporal Diemert. Tenez, regardez-les à l'œuvre, continua-t-il en ouvrant une fenêtre qui donnait sur la rue de Lille, les voilà travaillant à couper le feu, qui venait de franchir la largeur de la rue de Beaune et d'attaquer les maisons qui font partie de notre îlot. Par bonheur, ils ont, pour les seconder, fait la chaîne et manœuvrer les pompes, une vingtaine de nos ouvriers, demeurés chez nous, soit dans l'impossibilité de regagner leurs quartiers, soit afin de se cacher dans le dédale de nos ateliers.

— Et de l'eau, en ont-ils ?

— Oui, Dieu merci, mais non sans peine. Comme le caporal allait ouvrir la bonne-fontaine de la rue Allent, qui nous fait face, une demi-douzaine de fédérés, accourant furieux, l'ont menacé de le fusiller s'il portait le moindre secours.

— Et qu'a-t-il fait ?

— Il a répondu simplement : « Fusillez-moi si vous voulez, moi je ne connais que mon devoir et je le remplis. Le reste à la grâce de Dieu. »

— Mais c'est un héros que ce brave soldat !

— Oh ! oui, un héros sans le savoir, et qui mérite d'être mis à l'ordre du jour. Il n'y a pas une heure qu'il luttait, aidé de ses deux servants, contre l'incendie qui commençait à se déclarer dans la maison du n° 13. Posté au troisième étage, il voit les flammes gagner l'escalier, d'où elles ne tarderont pas à envahir le reste de l'habitation. Il s'élança de ce côté.

— Caporal, lui crie son premier servant, les planchers ne sont guère solides dans ces vieilles bicoques, je vais vous amarrer.

— Inutile.

— Qu'est-ce que ça vous fait ? Laissez-moi faire.

— Comme tu voudras.

— Allez maintenant.

Le servant venait d'attacher solidement un câble à la ceinture bouclée autour du corps du caporal.

— Ah ! monsieur, quelle inspiration ! A peine le caporal, armé de sa lance, a-t-il commencé à lancer le jet, un craquement horrible se fait entendre, le plancher s'effondre sous ses pieds, il tombe dans le tourbillon de flammes qui déjà lèchent la cage de l'escalier. Heureusement, l'intrépide soldat a eu, dans sa terrible chute, la force et la présence d'esprit de ne pas lâcher la lance qu'il tenait à la main.

— Manœuvrez ! crie à pleins poumons le servant aux hommes qui sont à la pompe, tout en remontrant son chef à la force du bras.

— Manœuvrez ! répète sans s'émouvoir le caporal au milieu des flammes, tout en se protégeant, à l'aide de sa lance, contre les atteintes du feu.

Moins d'une minute après, il posait ses pieds sur un plancher solide, un peu étourdi, mais, Dieu merci, sans meurtrissures ni brûlures et sans plus d'émotion que si rien ne lui fût advenu : — Allons, camarades, à l'ouvrage !

Si ce qui reste du quartier est sauvé, poursuivait M. Tolmer, c'est à ce brave que nous le devons.

Le récit qui précède, M. Tolmer me l'avait fait en bien moins de temps que je n'en ai mis à le raconter. Il l'achevait à peine quand on vient le prévenir que les étincelles commencent à pleuvoir sur nos toits.

— Je sors et je reviens, me dit-il, vous faire part de la situation.

Une demi-heure s'écoule dans une incertitude terrible. Un mot d'espoir nous arrive enfin : « Le feu est coupé, nous dit-on, à la hauteur de la rue de Beaune. » Encore quelques efforts et le *Moniteur* est sauvé...

Plusieurs de nos travailleurs, menacés d'être tués

au milieu des ténèbres, abandonnaient forcément le terrain. Les pompiers demeurèrent à leur poste, et, assistés de ce qui restait de nos ouvriers, parvinrent, grâce à la direction du vent, et au prix du sacrifice de quelques cloisons, à couper le feu ou du moins à faire sa part.

Néanmoins, le péril dura toute la nuit, et au jour il n'était pas encore sûrement conjuré. Une saute de vent, quelques flammèches pénétrant dans nos combles, une étincelle tombant sur les vieux bois et les débris facilement inflammables dont les greniers du *Moniteur* sont encombrés, il n'en fallait pas davantage.

Aussi Dieu sait quelles angoisses étaient les nôtres ! De minute en minute on montait aux étages supérieurs, et des fenêtres ouvertes du côté du feu, on observait la réverbération des flammes, et à la direction des tourbillons de fumée embrasée, on tâchait de se rendre compte de la marche du fléau.

Encore fallait-il agir avec une prudence extrême et ne s'approcher de quelque ouverture que ce fût que sans lumière et à pas étouffés, car les balles sifflaient de tous côtés et des tireurs au guet faisaient feu dans la direction du moindre signal apparent. La maison même où nous étions était enveloppée, en quelque sorte, dans un filet de fédérés et le plus léger bruit perçu par ces chasseurs à l'affût était le signal d'un coup de fusil.... »

Hélas ! ce tableau n'est que trop vrai. L'îlot compris entre la rue de Bourgogne, la rue de l'Université, la rue des Saints-Pères et le quai, devait devenir un brasier gigantesque, un enfer bouillonnant dont les grilles de fer rougies faisaient penser au grill diabolique sur lequel Satan rôtit éternellement les damnés.

C'est pourtant du sein de cette fournaise, d'où la salamandre elle-même ne sortirait que calcinée, que le lendemain d'héroïques pompiers de Rouen et d'Orléans ont eu le courage et le bonheur d'arracher le double du grand-livre de l'État, dont l'autre exemplaire avait, dit-on, péri la veille dans l'incendie du ministère des finances. Braves gens ! Hélas ! ils ont laissé dans ce brasier deux des leurs, coupés par les flammes. Que la France pleure et glorifie ces obscures et vaillantes victimes du devoir et du dévouement !

La vue que nous publions ici a été prise au coin de la rue de Beaune, au rez-de-chaussée du restaurant Blot.

La maison de M. Gatteaux, n° 41, a péri de fond en comble, entraînant dans ses ruines fumantes des collections de la plus grande valeur. Membre de l'Institut comme sculpteur, fils du célèbre graveur en médaille de la première révolution, amateur distingué, M. Gatteaux, ami d'Ingres et de Flandrin, avait déjà enrichi le Louvre et la bibliothèque de l'école des Beaux-Arts de dessins précieux : il avait légué à ces deux établissements l'ensemble de ses collections.

Elles consistaient en bronzes et marbres antiques et de la renaissance, médailles et bas-reliefs, dessins des maîtres français et italiens les plus renommés ; un tableau sur panneau de Memline ; une bibliothèque incomparable pour la rareté ou la conservation des exemplaires ou des épreuves de livres sur les arts, recueils de gravures, calques, notes, etc.

Du n° 33 à la rue du Bac, pas un pan de mur debout.

Les incendiaires avaient mis le feu au chantier de bois voisin de l'*Officiel*, et quand le concierge du n° 6 a voulu l'éteindre, ils l'ont mitraillé. Mais le brave homme n'en a pas moins poursuivi son œuvre et il est parvenu à sauver un petit coin de la rue.

Les habitants qui fuyaient étaient accueillis par des coups de fusil.

Le n° 27 a ses quatre étages couverts de ces traces rougeâtres couvertes de suie qui dénotent le passage du pétrole.

Plusieurs des bicoques, des masures de la rue de Verneuil, repaires de communaux, en tête desquels il faut citer le citoyen Cournot, qui, avant son arrivée aux grandeurs, habita longtemps le n° 52, sont remplies de matières incendiaires déposées et cachées dans les caves et dans les greniers, dans les coins obscurs, et jusque sous les parquets.

Ces scélérats pensaient à tout. On a trouvé dans les caves du n° 52 des barils de soufre que les braves pompiers d'Orléans, chargés du service de la rue du Bac et des environs, ont enlevés, non sans courir les plus grands dangers. Peu s'en est fallu que ces braves gens ne fussent positivement asphyxiés.

Comme l'a dit notre confrère, la conduite de ces nobles sauveteurs a été admirable ; c'est à eux qu'on devra en partie le salut du quartier. — Ce qu'il faut louer sans réserve, c'est le dévouement, l'abnégation, le courage de toute la population du faubourg Saint-Germain. Jeunes gens, hommes faits, vieillards, femmes, enfants même, tous se sont sacrifiés au salut commun, travaillant nuit et jour à la chaîne, prenant à peine le temps de manger, s'exposant sans hésiter aux endroits les plus périlleux, donnant enfin l'exemple du plus admirable patriotisme et de la plus généreuse fraternité.

Un nouveau dépôt de matières incendiaires (huit bidons de pétrole contenant chacun environ 79 litres, une quantité considérable d'huile de lin et de vieux chiffons) vient d'être découvert dans les caves de l'École du génie maritime, rue de Lille, 2.

Cette importante découverte est due à l'activité intelligente d'un honorable habitant du quartier, qui avait entendu dire à un de ces exécrables incendiaires que tout l'îlot de maisons compris entre la rue de Beaune, le quai et la rue des Saints-Pères devait être livré aux flammes. Sur l'ordre du général de Cissey, une perquisition fut faite dans la matinée de vendredi, et amena la découverte dont nous parlons. Il fut constaté qu'une certaine quantité de pétrole avait été versée sur les marches du grand escalier.

Constamment nous apprenons de nouvelles arrestations d'incendiaires. Le personnel de ces bandits se recrutait tout particulièrement parmi de jeunes drôles de dix à quatorze ans.

Notons en passant que les *Enfants perdus* de la Commune, de garde dans le quartier, avaient touché chacun une haute solde de 50 francs. On voit que l'Hôtel-de-Ville ne marchandait pas avec ses complices.

Ainsi, vols, assassinats, incendies, nos maîtres d'hier n'auront laissé aucun genre de forfait sans le commettre ou sans essayer de le commettre.

Depuis les jours où Néron s'enivrait du spectacle de l'incendie de Rome, depuis ceux où Jean de Leyde ensanglantait Munster avant d'y périr avec les anabaptistes, le monde n'avait pas assisté à de pareils spectacles d'horreur.

V. M.

Nous recevons les communications suivantes relatives à l'incendie des rues du Bac et de Lille.

« Au nombre des désastres à déplorer dans ce quartier ravagé par le feu de ces misérables fédérés, il faut citer la maison qui faisait l'angle de la rue du Bac, 13, et de la rue de Lille, 37.

Cet immeuble, qui comptait six boutiquiers et plus de trente locataires, n'offre plus aujourd'hui qu'un amas de décombres fumants. Pas un mur n'est resté debout. — Aucune maison, à Paris, n'aura été plus éprouvée.

La boutique du coin était occupée par MM. A. Doucet et Van-Roey, les tailleurs si connus à Paris.

L'entresol servait d'appartement à M. Van-Roey, l'associé, qui, à peine vêtu, fut chassé de chez lui le pistolet sous la gorge.

Déjouant la surveillance des coquins envahissant la maison les torches et le pétrole à la main, il put descendre au magasin déjà tout en feu, traverser les flammes et la fumée suffocante, ouvrir le secrétaire et sauver au péril de sa vie, le portefeuille, quelques valeurs et un duplicata du grand-livre.

En remontant chez lui, il fut de nouveau menacé, poursuivi jusque dans la cave par ces brigands, qui le mettaient en joue, lui criaient : « Descends, réactionnaire, aristocrate, nous allons te griller dans la cave. »

Grâce à un hasard providentiel, il parvint à s'échapper, et, muni de son précieux fardeau, il put traverser la cour déjà pleine de décombres, et ga-

gner la rue remplie d'insurgés, d'hommes, de femmes éplorées, d'enfants, se sauvant au milieu d'un tumulte impossible à décrire.

Pendant ce temps quelques fédérés visitaient les appartements déjà menacés par les flammes, enfonçaient les portes, les tiroirs, volant tout ce qui se trouvait sous leurs mains.

Plusieurs de ces affreux coquins trouvèrent un châtement mérité dans l'accomplissement de leur crime et furent grillés ou étouffés.

La foule se presse depuis huit jours autour de ces ruines, et nous remarquons avec satisfaction combien grande étaient l'estime, la sympathie dont ces messieurs jouissaient, tant dans le quartier que parmi leur clientèle nombreuse.

Parmi les personnes habitant la maison se trouvait M. Bouisson, homme d'affaires, qui a été assez heureux pour retrouver intacte dans sa caisse, restée rouge huit heures durant, ses registres et des valeurs confiées s'élevant à 450,000 francs. La maison E. Sers, à Sainte-Cécile, un lampiste, un emballleur et une maison de deuil ont été complètement dévalisés par les flammes.

E. H.

ÉTAT ACTUEL DE L'HOTEL-DE-VILLE

La rage des incendiaires de la Commune semble avoir choisi de préférence ceux des monuments de Paris qu'on pouvait regarder comme les jalons de notre histoire nationale.

Les Tuileries, le Louvre, le Palais-de-Justice, l'Hôtel-de-Ville, ces merveilles de l'art français à toutes les époques, n'ont pas trouvé grâce devant la horde maudite.

Nous ne saurions trop le répéter avec M. Frédéric Fort rédacteur du *Bien public*: « Ce n'est pas seulement à l'histoire de Paris, mais à l'histoire de la France entière, que l'Hôtel-de-Ville était lié. Depuis l'émeute des Maillotins, en 1358, bien des émeutes, fatales non-seulement à Paris, mais à la France, ont passé par la même place. Cependant l'Hôtel, dont Pierre Viole posa la première pierre en 1333, et qui fut achevé dans les premières années du dix-septième siècle, a vu d'autres événements.

Après les fureurs de la Ligue et les horreurs d'un double siège, Paris ne marchandait pas son obéissance au premier Bourbon. C'est à l'Hôtel-de-Ville qu'il fêta son entrée. Etranges retours de la destinée! c'est là, peut-être dans la même salle du Trône, que Bailly, le 17 juillet 1789, présenta Louis XVI au peuple, et que le souverain, abandonnant le panache blanc de son aïeul, se para de la cocarde tricolore. Quelques jours après, les 172 commissaires des sections s'y installaient; de là sortait le signal du 10 août. Désormais, toute pensée révolutionnaire aboutit là comme à son centre, et part de là comme de son foyer.

Le premier Comité de salut public y établit sa sanglante dictature. Du cabinet vert, réuni plus tard à la salle du Trône, Robespierre domine la Convention et la France. C'est là qu'il succombe avec ses amis dans la journée du 9 thermidor.

Successivement, le Consulat, l'Empire et la Restauration agrandissent l'Hôtel-de-Ville. On n'y fait plus de politique: on y donne des fêtes. En 1810, Bonaparte y reçoit Marie-Louise; le parvenu corse fête la fille des Césars dans le palais du peuple. En 1821, Paris y célèbre le baptême du duc de Bordeaux; en 1825, le duc d'Angoulême revenant d'Espagne, et Charles X revenant de Reims.

Cinq ans s'écoulaient, et du même balcon où Bailly avait présenté Louis XVI, La Fayette montre Louis-Philippe en disant: « Voilà la meilleure des Républiques! »

L'un et l'autre, sans doute, étaient sincères; mais la tâche était au-dessus de leurs forces. C'eût été bien assez pour un roi de faire la meilleure des monarchies. Aussi, dix-huit ans passés, le peuple se retrouvait encore sous les mêmes fenêtres acclamant le gouvernement provisoire. « La populace sublimée » ne se contente pas de la République, elle veut la révolution, c'est-à-dire le renversement social; le drapeau tricolore ne lui suffit plus, elle veut le drapeau rouge.

Lamartine, repoussant l'ignoble loque, fut véritablement grand. Du même balcon tomba cette parole: « Le drapeau rouge n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple; le drapeau tricolore a fait le tour du monde. » — Immortelle condamnation des prétentions démagogiques.

Hélas! — comme le rappelle notre confrère, dont nous citons volontiers les pages éloquentes, — ces prétentions poursuivirent leurs sanglantes chimères. L'Hôtel-de-Ville vit un instant, le 15 mai, Barbès et Blanqui, chefs d'un parti qui avait déjà résolu la destruction du monument. Aux néfastes journées de juin, l'intrépidité d'une poignée de combattants put seule le sauver. Le général Négrier, tombé sous les balles insurgées, y rendit le dernier soupir.

Là, vint le 13 août 1854, la reine d'Angleterre; puis, successivement, tous les souverains qui visitèrent Paris, laissant au palais leurs dons royaux, témoignages d'admiration pour la grande cité.

N'est-il pas, enfin, dans toutes les mémoires ce jour où, devant un trône plutôt abandonné que détruit, le peuple, de toutes les classes et de tous les rangs, vint encore sur cette même place proclamer un gouvernement nouveau. Pas un coup de feu tiré, pas une goutte de sang versée; seulement quelques écussons brisés. Mais, hélas! on a pu voir aussi, comme un signe de l'avenir, un homme ceint d'une écharpe rouge porté là de sa prison par un flot de la « populace sublimée. »

Peu après, des mots étranges sont prononcés. On parle de Commune et de Salut public, et ces paroles semblent d'abord un écho lointain de la grande tourmente. Du 4 septembre au 31 octobre, au 22 janvier, au 18 mars, la marche n'est pas longue; moins longue encore du 18 mars au 24 mai.

« La populace sublimée » avait vaincu; elle avait la toute-puissance dans Paris consterné, puis enchaîné. Mais ceux qui suivaient les actes et avaient vu réquisitionner, en vingt-quatre heures, toutes les matières incendiaires, et choisir dans cette tourbe et organiser en corps les plus audacieux, les plus inflexibles, les plus criminels, pressentant des choses inouïes, n'avaient pas songé que la rage et le cannibalisme s'attaqueraient aux pierres, que le palais du peuple comme le palais des rois aurait le sort de la colonne.

L'Hôtel-de-Ville, le lieu sacré de la dictature jacobine, le lieu sacré aussi des franchises dont ils s'étaient fait un drapeau! la destruction s'y est exercée dans sa plus complète férocité. Aux flammes tous ces souvenirs!

C'étaient des souvenirs de gloire et d'admiration, des souvenirs patriotiques. Aux flammes! « le nouveau genre humain » ne veut pas de patrie.

C'étaient des souvenirs de la cité, son histoire, sa vie même. Aux flammes! « le nouveau genre humain » ne veut pas de cité.

C'étaient des souvenirs de l'art! aux flammes! « le nouveau genre humain » n'a pas souci du beau. Plus d'artistes! partout le niveau de la barbarie.

C'étaient, enfin, les souvenirs des familles. Aux flammes! aux flammes! « le nouveau genre humain » n'a pas d'état civil, il ne veut pas de famille.

— Répandez! — ont-ils dit; — commandement sinistre!

Et le pétrole a été répandu dans la Salle du Trône où se trouvaient les sculptures de Biard et de Bordin; dans la Salle du Zodiaque, décorée par Jean Goujon et par Coigniet; dans la Galerie de pierre, où avaient travaillé Lecomte, Baudin, Desgoffes, Hérouin et Belle; dans le Salon des Arcades, dans le Salon de la Paix où l'on voyait les œuvres de Schopin, de Picot, de Vauchelet, de Jardin, de Gérard, d'Ingres, de Landelle, de Riessener, de Lehmann, de Grosse, de Benouville, de Cabanel. Et les flammes ont tout dévoré.

Et maintenant, — dit M. Lefort en terminant, — plus rien! que des murs noirs, calcinés, rongés, croulants: un énorme trou béant où sont entassés pêle-mêle poutres, bronzes, marbres et peintures, mortuaires et chefs-d'œuvre, les débris de ce qui fut l'Hôtel-de-Ville. Et sur quelques pans de murailles, dans les niches éventrées, sur les co-

lonnes brisées, quelques figures de pierre, images désolées d'hommes illustres. Autrefois, ils semblaient appeler la foule au spectacle de leur œuvre; maintenant ils tournent le dos à ces ruines que leurs vertus et leur gloire ont été impuissantes à prévenir.

Quelques-unes des statues seulement ont été épargnées par l'incendie et les projectiles. Celles de J. Goujon, Pierre Lescot, Ph. Delorme, de la Vauguerie, Perronnet, d'Alembert, Buffon, Mansart, Lebrun, Lesueur, Colbert, Catinat, Boileau, Molière, ont été épargnées; la statue de Gosselin a eu le bras emporté; Voltaire a la calotte éraflée; il ne manque qu'un pan de draperie à la statue de Saint-Vincent-de-Paul.

La Liberté garantit l'exactitude des numéros suivants des bataillons fédérés qui ont assisté imperturbablement à l'incendie de l'Hôtel-de-Ville, et menaçaient de mort quiconque faisait mine d'appeler du secours:

Le 187 ^e bataillon, du 7 ^e arrondissement.			
Le 57 ^e	—	41 ^e	—
Le 140 ^e	—	45 ^e	—
Le 178 ^e	—	15 ^e	—
Le 184 ^e	—	43 ^e	—

Toutes les archives, tous les documents, la bibliothèque, l'histoire de Paris, tout est perdu avec le monument dont nous étions fiers à si juste titre, que nous montrions avec tant d'orgueil aux étrangers, et dont la ruine sera un deuil pour le monde entier.

M. V.

Les prisonniers arrivant à Versailles

La plupart de ceux qui s'avancent là-bas, lentement, entre deux files de soldats, étaient peut-être, il y a quelques mois, de laborieux ouvriers et d'excellents pères de famille. Nous ne parlons pas des déclassés et des condottieri, pour qui une révolution est un vivier, où les aïeux pêchent toujours une friture.

Les professeurs de science sociale et les tribuns d'antichambre, à l'affût d'un auditoire complaisant, convièrent ces braves gens aux clubs et aux réunions publiques.

Là, sous prétexte de philanthropie et d'humanité, ils prononcèrent avec emphase les grands mots d'association, de solidarité, de fédération, de commune, et leurs auditeurs confiants crurent voir dans ces discoureurs égoïstes et ambitieux des réformateurs convaincus et des hommes providentiels.

Quand l'esprit est préoccupé, la main est distraite et mal habile. Bientôt le rabot et le ciseau furent déposés dans un coin de l'atelier, devenu désert....

Survint l'invasion allemande: On endossa l'uniforme. La paye du garde national remplaça le salaire quotidien, vaillamment gagné. Le goût du travail avait disparu: l'oisiveté était devenue une habitude, pour ne pas dire un besoin....

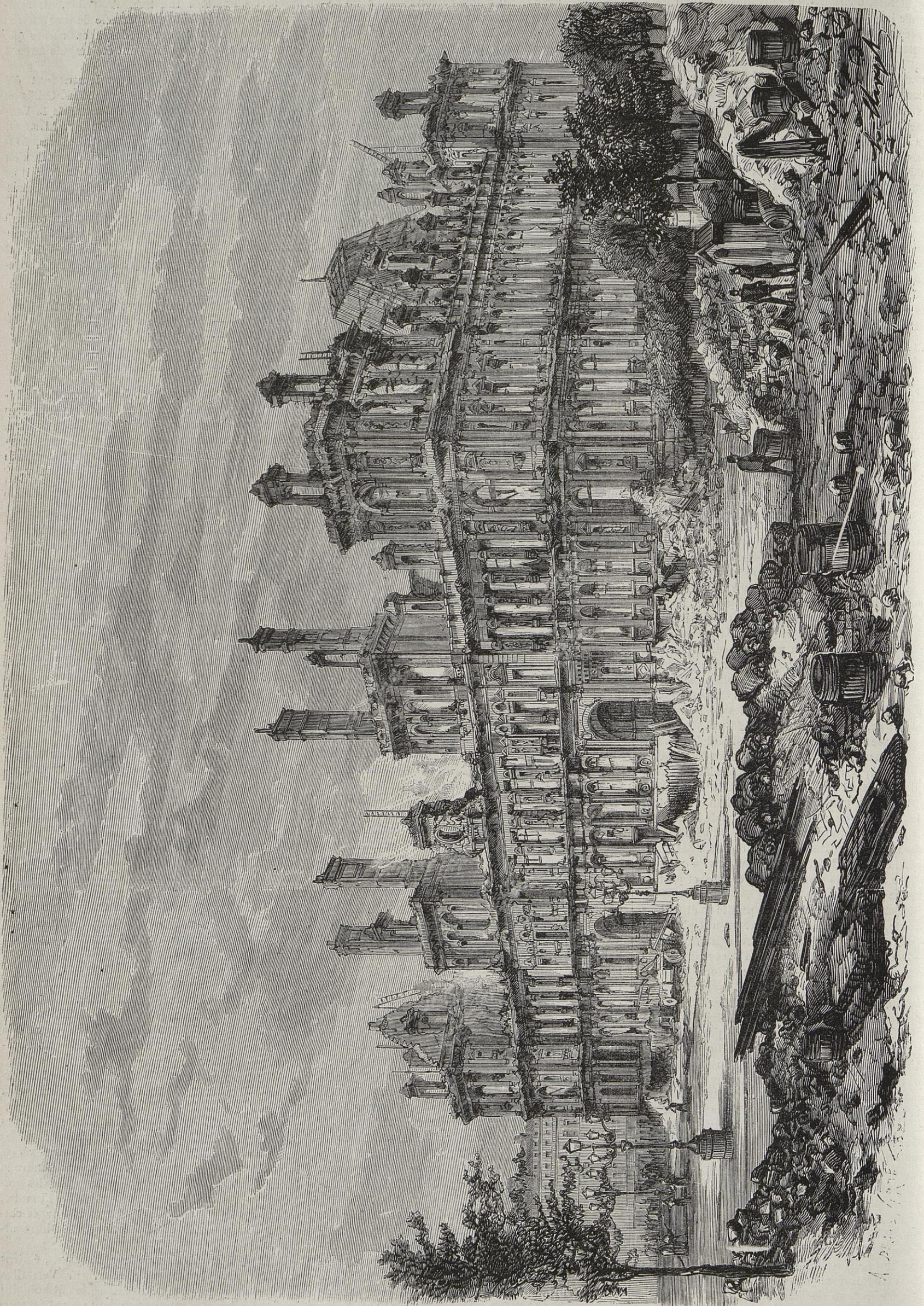
La paix fut enfin signée. Que faire? Retourner à ses outils? On n'en avait plus la force.

Les orateurs avaient parlé de rénovation sociale, d'affranchissement du prolétariat, d'extinction de la misère. Tout cela était contenu dans « LA COMMUNE. »

Faut-il rappeler ce que fut la Commune? L'impuissance conduit fatalement à la tyrannie et à l'inhumanité.

Et, depuis de longues semaines, ces travailleurs impatients et avides de progrès, devenus les séides de ces nouveaux prophètes, ont montré une énergie indomptable et se sont fait tuer pour défendre la loi nouvelle dont ils avaient à peine épilé les premiers mots et dont ils n'entrevoient pas l'inanité, éblouis qu'ils étaient par l'éclat trompeur de chimères d'idées fausses et de théories pseudo-humanitaires.

Ceux qui survivaient à leurs blessures, étaient conduits, par groupes nombreux, sur Versailles, où la foule les accueillit comme elle eût accueilli les hordes Prussiennes, contemplant avec effroi leurs



LES RUINES DE PARIS — Aspect de l'Hôtel-de-Ville depuis le 27 mai. — (Dessin de M. H. Clerget.)



LA GUERRE CIVILE. — Types d'insurgés prisonniers arrivant à Versailles. — Dessins de M. Vierge d'après le croquis de M. Bocourt.)

LES RUINES DE PARIS — Aspect de l'Hôtel-de-Ville depuis le 27 mai. — (Dessin de M. H. Clerget.)

uniformes en lambeaux, leurs mains et leurs visages noirs de poussière et de poudre...

Parmi eux, hélas ! nombre de femmes et d'enfants fanatisés...

Les malheureux sont aujourd'hui entre les mains de la justice ; l'heure des déclamations stériles et des récriminations tardives est passée.

Mais que ce triste exemple nous serve de leçon !

Nous avons désormais une grande tâche à entreprendre : celle de ramener le travail et avec lui le calme et un bien-être relatif ; un grand devoir à remplir : celui de pratiquer toutes les vertus civiles d'appliquer toutes nos forces vives à relever la patrie meurtrie et ensanglantée, à demi morte.

Une légende Arabe raconte qu'un roi d'Orient tomba malade, de cette maladie indéchiffrable qu'on appelle maladie de langueur.

Il dépérissait chaque jour et son front avait déjà des teintes diaphanes de l'agonie.

Il consulta son astrologue, lequel interrogea le ciel. Le ciel ordonna une singulière potion ; et, en vertu de cette ordonnance cabalistique, un eunuque conduisit un chirurgien dans le grand couloir du sérail.

A la porte de la première cellule, l'homme de l'art vit passer, entre les tentures, un bras nu, blanc comme la neige. Il ouvrit la veine de la sultane anonyme, et il reçut le sang dans une coupe d'or.

A la porte de la seconde cellule, il trouva un bras doré par le soleil, comme le bras de la Sulamite ; et il le saigna encore.

Il alla ainsi de cellule en cellule, parcourant tout le sérail, saignant toujours le bras de quelque impératrice mystérieuse et invisible.

Quand il eut ainsi versé le sang des trois continents, sans entendre un soupir, ni entrevoir une figure, il porta la médecine tout écumante au malade.

Le mourant vida d'un trait cette communion de toutes les races, et le lendemain il avait recouvré la santé.

Le mourant, aujourd'hui, c'est le pays, c'est la France.

La médecine qui doit guérir la mère n'apparaîtra dans la coupe légendaire que lorsque chacun des enfants y aura versé une goutte de son sang.

Ce remède souverain, c'est la concorde et le travail.

V.-F. M.

LE MASSACRE DES OTAGES

A LA ROQUETTE

Nous recevons de M. l'abbé Lamazou, vicaire de la Madeleine, sorti ce matin même de la Roquette, le récit suivant du drame sanglant qui s'est accompli pendant la semaine dans cette prison :

« Paris, le 28 mai 1871.

« Nous sommes sortis ce matin même de la prison de la Roquette dix ecclésiastiques, quarante sergents de ville et quatre-vingt-deux soldats, après avoir échappé à la mort par un vrai prodige d'audace et de sang-froid.

« Prisonnier du comité de salut public à la Conciergerie, à Mazas et à la Roquette, je serai aujourd'hui sobre de détails sur les faits révoltants, monstrueux, dont cette dernière prison a été le théâtre, et qui lui assurent désormais une place à part parmi les lieux les plus sinistrement célèbres. Pour en signaler un entre cent, un vicaire de Notre-Dame-des-Victoires et moi nous avons passé une demi-heure, le jeudi 23 mai, à nous préparer à être fusillés. Ce n'était qu'une fausse alerte, et les agents de la Commune chargés de ces aimables invitations consolait ceux qui en étaient l'objet en leur assurant que ce qui n'avait pas eu lieu la veille ne manquerait pas d'arriver le lendemain. On devait simplement traduire un de nos voisins devant une espèce de cour martiale qui siégeait au greffe de la prison, et qui se composait de citoyens

principalement remarquables, les uns par leur abrutissement, les autres par leur férocité.

« Depuis l'atroce exécution de Mgr l'archevêque de Paris, de M. le curé de la Madeleine, de M. le président Bonjean, de M. Allard, ancien missionnaire, et des PP. jésuites Clair et du Coudray, qui a eu lieu mercredi 24 mai, dans un coin de la cour extérieure de la prison, sans motif, sans jugement, sans procès-verbal, en présence d'un délégué de la Commune qui n'avait d'autre mandat que le revolver au poing, et d'une cohue de gardes nationaux qui n'eurent à manifester d'autres sentiments que de révoltants outrages, sans aucun respect pour les corps de ces nobles victimes qui furent dépouillés de leurs habits, entassés sur une vulgaire charrette et jetés dans un coin de terre de Charonne, il était évident qu'aux actes burlesques de la Commune allaient succéder les actes destructeurs et sanglants, et que les otages qui avaient été conduits de Mazas à la Roquette, le lendemain de l'entrée des troupes versaillaises à Paris, étaient destinés à subir le même sort.

« Le vendredi, 26 mai, trente-huit gendarmes et seize prêtres avaient été conduits au Père-Lachaise pour y être passés par les armes. Le jour suivant, comme l'armée versaillaise abordait les hauteurs du Père-Lachaise, où l'on avait dressé cette infernale batterie qui devait réduire en cendre les plus beaux monuments de Paris, on donna l'ordre de fusiller les prêtres, les soldats et les sergents de ville que renfermait encore la prison. Les membres de la Commune, qui s'obstinaient dans leur horrible besogne, s'étaient installés au greffe de la Roquette. Je pouvais, de ma cellule, suivre leurs délibérations, et j'affirme qu'il ne doit pas y avoir de cabaret mal famé où la tenue ne soit plus édifiante.

« A trois heures et demie, le pourvoyeur de ces exécutions signifiait aux habitants du second et du troisième étage l'ordre de descendre. Cédant à une généreuse inspiration d'humanité, un gardien de la Roquette, dont le nom doit être connu du public, M. Pinet, ouvrait avec rapidité toutes les cellules, et déclarait qu'il était affreux de voir ainsi fusiller d'honnêtes gens par d'ignobles bandits ; qu'il allait sacrifier sa vie pour la nôtre, si nous voulions leur opposer une énergique résistance.

« Cette proposition fut accueillie avec ardeur ; chacun improvisa une arme de fer ou de bois ; deux solides barricades furent établies à l'entrée des portes du troisième étage ; une ouverture fut pratiquée au plancher pour communiquer notre résolution à l'étage inférieur, où les sergents de ville méditaient le même dessein. Sous la direction du gardien Pinet et d'un zouave entreprenant, le pavillon de l'Est devenait une véritable forteresse.

« La Commune, qui devait parodier et même dépasser tout ce qu'il y avait d'odieus et de grotesque dans la révolution de 1793, laissait pénétrer dans la cour cette ignoble populace qu'on ne voit à Paris que dans les jours sinistres, pour lui ménager le spectacle d'une nouvelle journée de septembre.

« Pendant qu'elle proférait des menaces, quelques-uns des gardes nationaux chargés de nous fusiller montèrent au troisième étage, annonçant qu'on allait faire sauter la prison par la mine ou la réduire en cendre, avec leur épouvantable artillerie du Père-Lachaise, et mirent le feu à l'une de nos barricades pour nous asphyxier. L'incendie fut bientôt éteint. Un détail que je tiens à ne pas oublier : l'individu qui agitait son fusil de la manière la plus cynique était un des condamnés à mort par la cour d'assises de la Seine, qui se trouvaient à la Roquette, et les détenus qui s'étaient fait ouvrir la porte, quittaient la prison au cri enthousiaste de : Vive la Commune !

« Notre énergique résistance causa une vive émotion à la Commune ; qui s'enfuit, elle aussi, du côté de Charonne et de Belleville. La foule, impressionnée par cet exemple, suivit la Commune, et les portes de la prison purent être fermées. Nous étions à moitié sauvés, grâce à la déroute qui s'ensuivit ; c'est alors que, passant de la menace à la séduction, la populace restée devant la Roquette se mit à crier : Vive la ligne ! assurant qu'elle voulait simplement rendre la liberté à tous les prisonniers. Quatre ecclésiastiques et dix-huit soldats se laissèrent abuser par ces promesses ; ils furent fusillés

aussitôt contre un des murs de la prison, et les corps des quatre prêtres servirent de couronnement à la barricade voisine.

« Pendant la nuit, une garde sévère fut établie dans les deux étages ; les cris menaçants proférés à l'extérieur n'effrayèrent personne. Enfin, dimanche 28, au lever du jour, la fusillade des troupes de Versailles, dont nous suivions le crépitement avec une émotion plus facile à comprendre qu'à exprimer, nous annonçait leur approche ; à cinq heures un quart, la barricade placée en face de la Roquette était emportée d'un élan, et les soldats d'infanterie de marine prenaient possession de la prison.

« Nous étions rendus, d'une manière tout à fait inespérée, à la vie après quatre jours de l'agonie la plus cruelle qui se puisse imaginer.

« Agréez, monsieur le rédacteur, etc.

L'abbé LAMAZOU,
« vicaire de la Madeleine. »

LES MONUMENTS INCENDIÉS

De sinistres spirales de fumée s'élèvent encore sur bien des points du ciel de Paris, et l'heure n'est point encore sonnée d'arrêter la liste précise des irréparables pertes que viennent de subir les arts français. Les foyers ne sont pas encore éteints. Là où l'on peut espérer que l'incendie est étouffé, peut-être n'est-il qu'assoupi sous les décombres, et peut-être essaiera-t-il encore de darder ses langues de feu sur des parties non atteintes.

D'ailleurs certains renseignements sont encore contradictoires, et il n'est pas possible d'aller en personne vérifier tous les bruits qui nous arrivent.

Mais telle que nous pouvons la mesurer, la perte est déjà effroyable. L'architecture, la peinture, la sculpture, la ciselure, l'ornementation du mobilier, tout ce qui a fait dans le passé et dans le présent la gloire et la richesse de la France, la variété et l'attrait de Paris a été tordu, brûlé, noirci, défiguré, anéanti sur cent points différents. Les palais, les édifices publics, les théâtres, les hôtels des particuliers, tout a payé son tribut dans ce sinistre épilogue, et l'on peut dire que la ville de Paris a vu éclater et se fondre avec leur sertissure historique quelques-unes des pierres les plus précieuses qui ornaient sa couronne murale.

Il serait donc inutile et presque imprudent de signaler aujourd'hui comme existant encore ou comme ayant été détruits, des monuments dont nous n'aurions pas constaté de nos propres yeux l'anéantissement total ou partiel. Nous ouvrons seulement cet inventaire de deuil. En conduisant successivement notre lecteur devant chacun des amas de ruines fumantes que l'art ou les souvenirs historiques semblaient devoir à jamais préserver, nous raconterons ce que nous avons appris dans des jours moins troublés que ceux que nous traversons ou qui nous attendent. Triste promenade et cruelles oraisons funèbres !

On peut tenir pour certaines les atteintes plus ou moins profondes qu'ont subies les édifices ou les monuments dont voici la liste numérique : le Palais-Royal, le pavillon du nouveau Louvre qui renfermait la bibliothèque et une partie des bâtiments donnant sur la rue de Rivoli, et s'étendant depuis le pavillon Lesdiguière jusqu'au pavillon Marsan ; les Tuileries dont il ne reste littéralement que les quatre murs ; le pavillon de Flore qui a encore sa toiture, et, en retour sur le quai, les bâtiments jusques et y compris la récente caserne des cent-gardes. Puis le ministère des finances, dont la façade s'est abattue d'une volée ; la Préfecture de police ; l'intérieur du nouveau Tribunal de commerce, et, me dit-on, le Palais-de-Justice, le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Les sculptures de la Porte-Saint-Denis ont été largement criblées et labourées par les balles, les éclats de mitraille, les biscaïens. Par une sorte d'ironie suprême, le canon a renversé le génie de la Liberté qui s'envolait du sommet de la colonne de la Bastille, secouant ses

chaines brisées, agitant sur Paris son flambeau vigilant!

Sur la rive gauche, on me signale, sans que j'aie pu tout vérifier, l'incendie du conseil d'État et du délicat palais de la Légion d'honneur, une cinquantaine d'obus dans les flancs de l'église du Val-de-Grâce et la perte totale des collections de tapisseries que possédait la manufacture des Gobelins, ainsi que de ses métiers.

Quand je vis de l'extrémité de la rue Vivienne la fumée s'élever en nuages opaques au-dessus du Palais-Royal et que j'y courus, la flamme sortait par les fenêtres et noircissait les groupes qui reposent sur les chapiteaux de la cour intérieure, le long de la galerie des Princes, seule partie qui datât de Richelieu et qui rappelât la dignité de grand amiral de France, titre dont il était fort jaloux, le grand ministre. Puis la toiture du pavillon central et de ses deux ailes s'abattit dans le foyer avec un craquement brutal et une gerbe d'étincelles s'envola en tournoyant.

Le lendemain seulement, je débouchai sur la place par la rue de Valois. Une barricade traversait l'angle de la rue Saint-Honoré; les pavés en avaient été renversés et les cadavres de ceux qui l'avaient défendue gisaient dans la tranchée, couverts de pellicules de sable; les pieds de l'un d'eux sortaient à demi, comme dans un célèbre tableau de Meissonnier qui représente une barricade en juin.

Des pompiers, arrivés de Saint-Ouen pendant la nuit, protégeaient, de la sape et de la lance, le pavillon de gauche et le Théâtre-Français, qui l'a échappé belle.

Autant que j'en ai pu juger, pour l'intérieur du bâtiment central, il est perdu; la façade pourrait être sauvée. La façade, avec sa charmante entrée à trois portes, était l'œuvre de l'architecte Moreau.

C'était à Cartaut, autre architecte de goût et de science, que le duc d'Orléans avait confié la distribution intérieure; son vaste escalier d'honneur à double rampe, inscrit dans une cage ovale et qui conduisait aux appartements du premier étage, était célèbre par sa noblesse et sa grâce. Il ne doit rien en rester.

Les sculptures de Pajou qui ornent les fenêtres des deux pavillons en saillie sur la place; le Commerce et la Richesse, la Justice et la Force, ont été plutôt noircies que brûlées; celles de gauche sont intactes; celles de droite sont plus malades, ainsi que les deux génies qui soutiennent le cadran, dans le pavillon central. Ces figures de haut relief sont de délicieux spécimens de l'école française décorative du dix-huitième siècle.

La partie intérieure du Palais-Royal, les constructions et galeries qui enserrant de trois côtés le jardin et lui font un si superbe cadre, sont de l'architecte Louis, choisi par le duc de Chartres après son grand succès du théâtre de Bordeaux. Le feu ne les a ni atteintes ni menacées. La galerie d'Orléans est relativement récente.

La révolution de février fut exceptionnellement dure envers ce charmant palais. Les appartements, les galeries, la bibliothèque furent envahis. Les meubles furent amoncelés au milieu de la cour; les tableaux et les livres alimentèrent un de ces foyers sacrilèges qui atteignent les forces vives d'un peuple et ne profitent qu'aux coquins vulgaires. Le duc d'Orléans, celui qui fut plus tard Louis-Philippe, y avait réuni une curieuse collection de tableaux modernes: des Léopold Robert, des Géricault, des Horace Vernet, des Paul Delaroche et même un Eugène Delacroix. Nous ne connaissons plus cette galerie précieuse que par une suite de lithographies qu'en avait fait faire M. Vatout pour orner son *histoire du Palais-Royal*. La belle avance pour les incendiaires, et quels regrets pour les esprits délicats, soucieux de leur pays!

Qu'est cela auprès des ruines d'aujourd'hui!

Il ne devait rien rester en fait d'objets d'art dans le Palais-Royal actuel. Dans les semaines qui précédèrent le 4 septembre, le prince Jérôme-Napoléon avait fait prudemment évacuer sur son château de Prangins, en Suisse, tous les tableaux, objets de curiosité, ou meubles précieux qu'il possédait.

Pendant que tous ces souvenirs nous revenaient

à l'esprit, la fumée sortait encore grise ou roussâtre du corps du pavillon du nouveau Louvre qui fait face au Palais-Royal. Nous y conduirons demain le lecteur ainsi qu'aux Tuileries.

En débouchant sur la place du Palais-Royal, on est frappé par l'aspect sévère et terrible du pavillon du Louvre qui renfermait la bibliothèque. C'était un des morceaux les mieux réussis de ce nouveau palais. Il était dû, ainsi que toute cette partie des bâtiments de la rue de Rivoli, à l'architecte Visconti.

Les fenêtres ont été violemment atteintes par les gerbes de feu que projetait le foyer central; les bordures ont éclaté comme si des boulets les eussent écorchées.

Au-dessus du fronton, le buste de Minerve est resté intact, et les quatre grandes cariatides qui soutiennent l'attique semblent, de leurs yeux fixes, lancer en avant des regards irrités.

Cette bibliothèque, dont rien n'explique le stupide anéantissement, était peu fréquentée du public.

On n'y pouvait travailler qu'avec une autorisation spéciale du ministère de la maison de l'empereur, des bureaux duquel elle dépendait jusqu'au 4 septembre. Elle avait pour conservateur-administrateur M. Louis Barbier, oncle de M. Olivier Barbier, de la bibliothèque impériale qui, d'ailleurs, aurait été mortellement atteint ces jours derniers par une balle perdue.

Elle comptait environ 90,000 volumes, quelques-uns en éditions rares ou en exemplaires précieux. Ainsi, c'est là notamment qu'on avait versé la très-précieuse collection de manuscrits, de livres d'heures, d'œuvres de poètes ou d'historiens ayant appartenu à des rois, à des princes français, et revêus de leurs reliures originales, qui en 1852 fut offerte au musée des souverains par M. Mottley. C'est, au point de vue de l'histoire et de la curiosité, une perte sensible.

Cette bibliothèque contenait encore le dépôt de tous les ouvrages français ou étrangers que recevaient en don le Louvre ou les Tuileries, ou auxquels ils souscrivaient, revues de science et d'art, livres à gravures, recueils de photographies d'après les collections publiques ou privées, etc.

On nous assure que les archives du ministère des beaux-arts n'auraient pas été atteintes. En effet, le feu a rencontré çà et là des obstacles qu'il n'a pas franchis, malgré la rage d'insistance qu'y mettaient les incendiaires. En continuant vers la gauche, il a brûlé la caserne et le bâtiment en retour. Un peu plus, il atteignait les salles où sont exposés les dessins et les pastels, la collection Sauvageot, les séries de faïences italiennes et de Bernard Palissy; enfin ce premier étage qui a au-dessus de lui le musée de marine, intact, nous assure-t-on, se fut effondré sur les salles du rez-de-chaussée où sont rangés les restes précieux des arts assyriens, babyloniens et égyptiens.

En reprenant la rue de Rivoli, on retrouve le feu continuant ses ravages dans les parties supérieures de l'édifice jusqu'au pavillon Marsan. Celui-ci est vidé des combles jusques au fond. Vidées aussi les Tuileries sans interruption jusqu'au pavillon de Flore, dont la façade qui donne sur le quai est demeurée debout.

Au point de vue de l'art architectural, les regrets ne peuvent être que modérés. De Philibert Delorme et de Jean Bullaud, qui édifièrent un charmant Palazzo à la fin rentine pour Catherine de Médicis, jusqu'à Duceneau, qui l'augmenta de deux pavillons, de Louis Leveau jusqu'à Mansard, et de M. Fontaine, l'exécuteur des plans de Louis-Philippe, jusqu'à M. Lefuel qui refit le pavillon de Flore, les architectes de la Renaissance, de Henri IV, de Louis XIV, de la convention même, prirent, respirèrent, remanièrent, augmentèrent et... abîmèrent à plaisir les Tuileries. Napoléon III allait les faire démolir pour les reconstruire dans le style du nouvel opéra.

Les pertes intérieures ne sont pas grandes non plus, et la lacune que laissera la perte de ce palais existera surtout dans les souvenirs qu'il évoquait. Catherine de Médicis y avait promené de chambre en chambre ses belles épaules.

Henri IV y demeura longtemps et Louis XIV le moins possible. Louis XV tant, les habitait pendant que le régent s'amusait dans ce Palais-Royal dont nous parlions hier. Puis la Révolution y ramena de force Louis XV et sa famille, et bien peu après le 20 septembre 1792, la convention s'installait dans la salle du théâtre « de l'édifice national de Tuileries. »

A la suite du 4 septembre on enleva des Tuileries tous les tableaux et le mobilier d'apparat. Tout ce qui ne fut pas rendu à l'ex-famille impériale comme objets intimes fut inventorié par la commission de liquidation de la liste civile et envoyé au garde-meuble.

L'incendie a donc surtout eu pour proie les plafonds, en général fort noircis et dégradés, ainsi que les figures ou les vastes ornements des cadres.

Des portraits en pied de maréchaux, mauvaise suite des copies commencées par Louis-Philippe, et qui occupaient les entre-fenêtres dans la haute et vaste salle du pavillon de l'Horloge, avaient donné leur nom à cette partie centrale du palais par laquelle a commencé l'incendie.

Dans le salon suivant, il y avait une peinture de Le Brun, très-rétablie, *Apollon et les Muses*, puis, dans d'autres salons, un plafond de Nicolas Loir, *le Dieu du jour commençant sa carrière*, et *la Religion protégeant la France*; dans la salle de Louis XIV, où furent primitivement entassés les papiers et correspondances des Bonaparte, une copie de Le Brun, *Louis XIV recevant les échevins*; enfin, au delà, la galerie de Diane, où se tenait pendant les fêtes officielles le buffet de gala.

Au premier étage, sur le jardin, et allant jusqu'au pavillon de Flore, donnaient les appartements de l'impératrice. La chambre à coucher, immense salon Louis XIV, était d'un style sévère et riche, dont les tons chauds, les ors et les saillies faisaient singulièrement contraste avec les appartements privés. Dans celle-ci, on remarquait un joli plafond par Faustin Besson et une décoration complète, d'une gamme très-gaie et très-décorative, par Charles Chaplin: cela racontait l'histoire et les aventures d'une rose et d'une violette; naturellement il en naissait une impériale.

Les appartements de l'empereur occupaient le rez-de-chaussée, ainsi que ceux du prince impérial. Ils étaient d'une simplicité terne. Les meubles, en acajou plein, étaient cosus, sans art et sans charme. Nulle peinture, nulle sculpture.

Mais la perte irréparable, c'est celle de la collection qu'on y avait déposée dans des casiers et sur les tables. Tous les papiers saisis dans le cabinet de l'empereur et chez les ministres étaient là. Depuis huit mois une commission travaillait assidûment à les dépouiller, à les classer. Quelques livraisons ont été publiées et ont montré quels renseignements de tout genre l'histoire pouvait puiser dans ces séries de plus de 30,000 pièces originales. Mais ces livraisons, commencées trop hâtivement, continuées trop timidement, allaient être suivies de travaux plus sérieux et revus plus à l'aise.

On a vu des mains brutales et noires badigeonner de pétrole les murs et les meubles de cette partie du palais qui renfermait ces archives vengeresses. On a vu des maris à mine sinistre s'y reprendre à deux fois pour alimenter le foyer précisément à cette place. Mais sait-on qui les poussait, et les ordres fussent-ils partis de l'Hôtel-de-Ville seulement, sait-on encore qui les avait inspirés?

Ce qui est certain c'est que toute la corruption des vingt dernières années s'étalait, dans ces dossiers, en preuves d'une énergie et d'une authenticité irrécusables.

Lorsque l'on rapproche l'anéantissement de ces preuves de complicité de l'anéantissement des archives de la cour des comptes et de la Légion d'honneur, n'est-on pas conduit à rappeler l'axiome de droit romain: *Is fecit, cui prodest?*

(Le Siècle.)

Y.



LE LENDEMAIN. — Précautions prise par les Parisiens contre les incendiaires. — (d'après nature, pat M. Ryckebusch.)

ÉCHECS

Solution du problème n° 369.

- 1. T pr. PR
- 2. F pr. T
- 3. P F ou C, suivant le coup joué par les noirs, échec et mat.

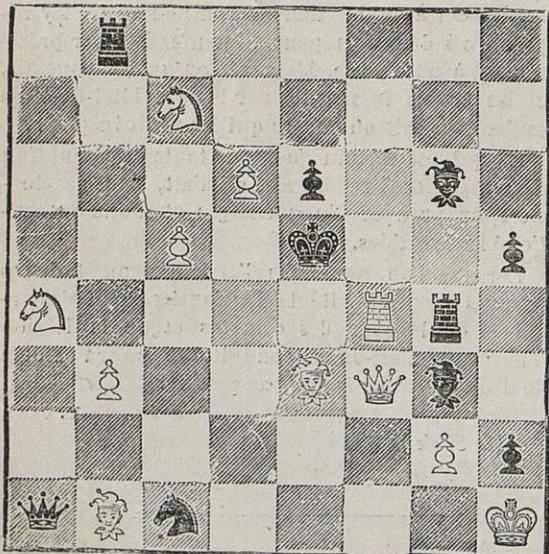
(A)

- 1. P 4 FD
- 2. ad libitum
- 2. T 4 FD
- 3. F, D ou C, échec et mat.

P. JOURNOUD,

PROBLÈME N° 371

COMPOSÉ PAR M. J. KOS



Les blancs font mat en quatre coups.

Précautions prises contre l'incendie

Les maisons s'éboulent et les palais s'écroulent.

Les poutres se carbonisent, et la pierre calcinée revêt une teinte rougeâtre.

Les toits s'effondrent; les murailles, percées de fenêtres béantes, laissent voir le ciel, et, — selon l'expression d'A. de Vigny, — interrogent les rues.

Des milliers d'étincelles pétillent au sein d'une fumée ardente.

Partout une odeur âcre qui prend à la gorge; partout une chaleur de fournaise.

Partout un immense foyer de cendres et de décombres...

Pendant toute la nuit du mercredi au jeudi, la plupart des habitants ont veillé dans leurs appartements.

Depuis la veille, on avait calfeutré tous les soupiraux des caves, les croisées des sous-sols, l'ouverture des égouts au moyen de sable et de sacs à terre.

Des patrouilles de gardes nationaux de l'ordre, portant la bande blanche au képi et le brassard tricolore, parcouraient les rues et arrêtaient tout le monde à partir de neuf heures du soir.

Dans les postes, on a déposé des solutions ammoniacales, destinées à combattre et à arrêter les ravages du pétrole.

Les sentinelles surveillent les passants, prêts à châtier les pétroliers, — car on a dû inventer une qualification pour ces vandales civilisés.

Des cordes sont tendues le long des maisons, pour empêcher les curieux de s'approcher et les imprudents d'être écrasés par les pans de murs qui chancellent.

Et, cependant, la fusillade, le canon et le tocsin ne cessent de mêler leur voix au grondement et au pétilllement de l'incendie...

M. V.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des codes français*, par demandes et réponses par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur de la *Presse illustrée*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir *franco* dans toute la France et l'Algérie.

M. E. LACHAUD, éditeur, 4, place du Théâtre-Français, à Paris, vient d'établir une succursale de sa librairie à Versailles, place Hoche, n° 6.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Merci à l'Angleterre, ses dons nous ont touchés.